



À l'écran et
sur la page :
**rencontre avec le
couple Dorsay**

> P. 10

« Les Demoiselles Revisited »

Dr Hüseyin Latif > P. 5



Aujourd'hui la Turquie



243 F:9 €
N° ISSN : 1305-6476

Istanbul - Paris - Ankara - Genève - Izmir - Bruxelles - Bodrum - Montréal

JOYEUX
ANNIVERSAIRE
20 ANS

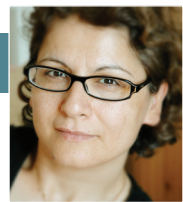
100 TL - 9 euros



www.aujourdhuiturquie.com

La 17^e édition du Prix Littéraire Notre-Dame de Sion

Le 21 mai dernier, la cérémonie de remise du Prix Littéraire Notre-Dame de Sion s'est déroulée au Palais de France à Istanbul, en présence de Madame l'Ambassadrice de France en Turquie, Isabelle Dumont, et de Madame la Consule générale, Nadia Fanton. Cette année, le Prix a été décerné à Caner Almaz pour son ouvrage Duvarlar, tandis qu'Elvan Kaya Askari a reçu la Mention du jury pour son livre Saatçi İbrahim Efendi Tarihi.



Dr Mireille Sadège

Docteur en histoire
des relations
internationales

« Être différent ne doit pas être une source de peur ou de haine »

Numan Malkoç est docteur en sociologie des religions, ses domaines de recherche incluent les communautés chrétiennes ainsi que les études comparatives entre l'islam et le christianisme. Il enseigne également dans ces domaines. En plus du turc, il parle l'arabe et l'anglais. Ses ouvrages publiés sont Les Églises protestantes à Istanbul (1999) et Le Protestantisme et les églises protestantes en Turquie (2011). Nous l'avons rencontré pour parler de son récent livre écrit en collaboration avec Dr Peter Pikkert et qui s'intitule Dictionnaire comparatif des termes religieux : Christianisme - Islam.



Pouvez-vous nous parler un peu de vous et du Dr Peter Pikkert ?

Je suis né à Istanbul et je réside dans le quartier d'Eyüpsultan depuis 1977. J'ai obtenu ma licence à la faculté de théologie de l'Université Uludağ. En 1997, j'ai achevé un master en histoire des religions à l'Institut des Sciences sociales de l'Université Marmara, où j'ai également soutenu en 2006 une thèse de doctorat dans le domaine de la sociologie des religions. J'ai publié deux ouvrages, respectivement en 1999 et en 2011. Le Dr Peter Pikkert, quant à lui, est spécialisé en linguistique et en théologie.

> P. 11

Au goûter du Chapelier Fou

Le goûter du Chapelier fou, Alice au pays des merveilles, 1890



En lisant le titre, vous penserez peut-être que la Fashion Week de Paris approche. Mais ce n'est pas de la Fashion Week dont je veux parler, c'est plutôt de la mode de rue, à laquelle il m'a été donné d'assister...

Je suis rentrée de Paris hier. J'ai observé avec plaisir les touristes et les Parisiens dans les rues, dans le métro, dans les magasins et au Café de Flore. Des personnes avec des styles désinvoltes mais tout aussi stylés, composés de motifs différents, de tissus variés ou de pièces choisies au hasard, m'ont inspirée. J'ai vu de nombreuses femmes avec des ballerines à imprimé léopard. D'ailleurs, je pense m'en acheter une paire.



> P. 3



« Créer une littérature-monde » : entretien avec Leïla Slimani

> P. 6

Retour sur...

De Sofia, Ali Türek, p. 7

Berlin : une symphonie polyphonique,
Gözde Kurt, p. 11

Quand l'émotion déborde la toile,
Sirma Parman, p. 14

L'intime au service de l'universel : portrait de Layla Ramezan



> P. 8

Dylan à l'écran : un film bien fait, mais sans étincelle



Simruğ Bahadır > P. 14



Dr Olivier Buirette

Depuis la fin de la dissolution de la Yougoslavie il y a plus de vingt ans, il est toujours singulier de constater que la carte des Balkans occidentaux en 2025 ressemble beaucoup à celle de cette même région avant 1914, avec ses petits États aux frontières souvent complexes et connaissant des épisodes de tensions pouvant parfois être violents.

En effet, la complexité, la mixité des régions, des peuples, des cultures et des traditions confèrent aux Balkans un intérêt certain pour qui s'intéresse à l'histoire fort riche de cette région.

Pour la période récente, tout commence avec deux guerres balkaniques en 1912 et 1913 qui vont préluder à la Première Guerre mondiale. En 1918, la première Yougoslavie devait prendre forme en tant que Royaume des Serbes, Croates et Slovénes, puis, à partir de 1929, Royaume de Yougoslavie. La Deuxième Guerre mondiale vit naître quant à elle la Yougoslavie du Maréchal Tito. Au centre de toute cette saga historique : la Serbie, puisque Belgrade fut la capitale de cet État des Slaves du Sud.

La Serbie a en effet une histoire bien à elle. Présents dans la région dès le VII^e siècle, les Slaves forment en 1217 un premier Royaume serbe, puis un Empire en 1346, avant d'être absorbés par l'expansion de l'Empire ottoman dans la ré-

La Serbie, pays complexe des Balkans

gion suite à la célèbre défaite de Kosovo Poljé en 1448. Cette domination durera de longs siècles, jusqu'au XIX^e siècle (1830). La Serbie devient alors une province autonome de l'Empire, puis gagne son indépendance en 1878 pour devenir un royaume moderne à partir de 1882. Dès lors commencera la période contemporaine de l'histoire de la Serbie dans la région, que l'on ne peut comprendre sans connaître ce passé médiéval.

La Serbie va ainsi se retrouver au cœur de ce que l'on appellera l'aventure de la Yougoslavie au XX^e siècle, ce qui explique sans doute encore sa situation paradoxale en cette fin de printemps 2025. La première forme de vivre ensemble des Slaves du Sud sera l'État dit SHS (État des Serbes, Croates et Slovénes), monarchie parlementaire d'une décennie (du 1^{er} décembre 1918 au 3 octobre 1929), ayant pour capitale Belgrade et comme monarque un roi issu de la dynastie des Karadjordjevic (Georges le Noir) remontant à la première grande révolte serbe de 1804 contre l'Empire ottoman. Cela nous ramène ainsi à l'indépendance du Royaume de Serbie avant la guerre de 14-18, et donc au roi Pierre I^{er} de Serbie qui sera le premier monarque de la Yougoslavie de l'entre-deux-guerres.

En 1921, c'est son fils Alexandre 1^{er} qui lui succédera. Du fait des remontées de la tension internationale notamment à

cause de l'Italie fasciste voisine, en 1929, le royaume SHS devient Royaume de Yougoslavie avec un régime autoritaire que l'on qualifiera de « dictature royale ».

La question macédonienne reste au cœur de ces nouveaux Balkans issus des traités de paix et que l'on espérait pacifiés. Mais c'est bien ce problème qui sera la cause de l'assassinat du roi en octobre 1934 lors du fameux attentat de Marseille. La Yougoslavie sera alors affaiblie en ce milieu des années 30, ce qui ne pouvait que contenter l'Italie de Mussolini, et surtout l'Allemagne nazie d'Hitler dont le but était de démolir progressivement l'ensemble du système dit de Versailles dont la Yougoslavie, membre de la Petite Entente formée en 1920, était un des piliers. L'aventure yougoslave survivra à la Deuxième Guerre mondiale avec la création d'une République fédérative socialiste de Yougoslavie, proclamée par Tito en mars 1945.

Même si celui qui, avec ses partisans, a libéré le pays de l'autorité des nazis était d'origine croate, la capitale fédérale restera Belgrade, et la Yougoslavie communiste un des États non alignés parmi les plus importants durant la guerre froide.



Après la mort de Tito en 1980 et la désintégration de la Yougoslavie avec un conflit qui durera près de 10 ans (de 1991 à 2000), la Serbie sera donc le dernier État de la région à devoir panser des plaies importantes et réhabiliter son image dans la communauté internationale. C'est sans doute un énième épisode de ce retour à la normalité que nous voyons à présent, notamment en Vojvodine, avec ces grandes manifestations rassemblant étudiants et syndicats, qui semblent bien être le signe d'une volonté de ce peuple serbe marqué par les stigmates d'une histoire si tourmentée, de se tourner vers l'Occident.



Michael Emami

L'art radical britannique a pris naissance à l'apogée de l'ère victorienne.

Des personnalités de cette période, comme Charles Dickens, étaient et sont toujours considérées comme des héros britanniques et des génies littéraires de l'époque. Dickens fut pourtant considérablement institutionnalisé par la Grande-Bretagne, avec peu de signes des idéaux révolutionnaires des XIX^e et XX^e siècles balayant l'Europe et la Russie...

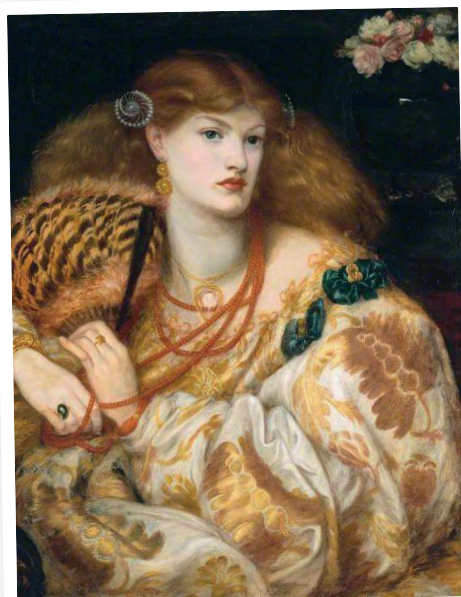
En cette période victorienne, trois jeunes et brillants artistes se démarquent alors résolument des autres artistes britanniques fidèles aux dictats artistiques de l'époque, se libérant du conformisme académique alors en vigueur. Il s'agit de Dante Gabriel Rossetti, John Everett Millais et William Holman Hunt. Ces trois jeunes artistes courageux initient un nouveau réalisme audacieux, osant aborder les sujets liés à l'insalubrité de la vie urbaine de l'Angleterre victorienne du XIX^e siècle, montrant des scènes et des personnages que d'autres n'avaient jamais osé représenter.

Issus de la Royal Academy of Art de Londres, John Everett Millais, Rossetti et Hunt subissent une énorme pression pour peindre selon les principes de l'art victorien classique qui leur avaient été enseignés. Mais dès 1848, ils décident de révolutionner l'art : ils forment en secret un groupe de rebelles artistiques cachés du public, du moins au début,

Les préraphaélites et le début du mouvement de l'art moderne britannique

jusqu'à ce que le public les découvre... provoquant critiques et réprobation.

À l'origine du mouvement : Dante Gabriel Rossetti, un artiste brillant s'intéressant non seulement à l'art, mais aussi à la littérature et à la peinture dans la forme, la couleur et la composition. C'est à partir d'une œuvre de Raphaël qui les avait profondément marqués qu'il est amené avec ses amis à s'interroger sur l'art. Se positionnant contre l'académisme victorien et l'imitation des grands maîtres de la Renaissance, ils veulent retrouver la pureté artistique des primitifs italiens, prédécesseurs de Raphaël.



La philosophie de ces artistes préraphaélites est claire : peindre la réalité telle qu'elle est, et non telle qu'elle est perçue ou pire, souhaitée. Ils peignent avec précision, intégrant la nature dans les figures et les monuments architecturaux, avec une nette prédilection pour les femmes : ils peignent de belles femmes à la chevelure luxuriante ; les représentations sont extraordinaires, presque photographiques.

Le préraphaélisme est basé sur l'idée que l'art au XIX^e siècle doit s'affranchir des idéologies basées sur des individus influencés par des figures idéalisées et presque divines, dénuées de sens et sans rapport avec la vie réelle. Pour les préraphaélites, l'art doit être basé sur un réalisme détaillé et avoir un sens. Considérant les artistes comme des suiveurs et non des leaders dans l'art, ils décident dès lors de désigner leur groupe sous le nom de PRB (Pre-Raphaelite Brotherhood, Confrérie préraphaélite).

Les préraphaélites sont immédiatement critiqués pour les sujets abordés, la minutie des détails... Dans l'un de ses tableaux controversés, Holman Hunt peint une chèvre pour symboliser Jésus-Christ, en référence au bouc émissaire de l'Ancien Testament : ce bouc chassé du temple le jour des expiations en portant les

péchés de la communauté, y devient le symbole du Christ, mort pour racheter les péchés du monde...

Ce type de pensée artistique idéologique, quasi mystique, était répandu tout au long de la période des préraphaélites, qui dominaient le genre de la peinture de paysage de l'époque victorienne en Angleterre, avec un réalisme très éthéré qui n'existait pas avant eux.

Certains historiens et critiques de l'art pensent qu'il y a peut-être un soupçon de folie chez les peintres préraphaélites. Ils considèrent que les sujets traités sont irréels, que ces artistes sont obsédés par les moindres détails, hantés par les rêves, la mémoire et la mort. Mais je ne partage pas leur opinion. Je pense que ce sont surtout l'amour et la beauté humaine qui étaient au cœur de leur mouvement et de leurs œuvres, avec en particulier une prédilection pour les belles femmes. Ils semblaient subjugués par les modèles qui posaient pour eux. Les préraphaélites étaient imaginatifs et croyaient en la légende, qu'ils intégraient magistralement dans leur art. Pour ce faire, ils ont magnifié, avec minutie et réalisme, les représentations de personnages féminins issus de l'art religieux, des figures mythiques représentatives de l'amour, qui peuvent parfois être rapprochées du mouvement maniériste de l'époque de la Renaissance.



Meliha Serbes

MODE

(Suite de la page 1)

Le plus grand problème aujourd'hui, c'est la baisse de qualité : les nouveaux accessoires sont fabriqués dans des matériaux médiocres. Le plastique, les produits industriels et chinois sont omniprésents et sont sans valeur. Mais une pièce fait main, ou achetée il y a 20 ou 30 ans, ne se trouve pas à tous les coins de rue - elle est unique.

Puisque j'étais à Paris, j'en ai profité pour visiter le château de Versailles. Le palais était moins fastueux que je ne l'imaginais, mais les mots ne suffisent pas pour décrire les jardins. Dans les films et séries, certaines pièces sont montrées avec plus de détails, dans des conditions idéales, sans foule de touristes. Mais quand je l'ai visité, le château était bondé. Il était difficile de circuler,

Au goûter du Chapelier Fou



j'avancais à petits pas. Le château m'a un peu déçue, mais la taille des jardins m'a beaucoup étonnée.

Il y avait d'innombrables fontaines. Des citronniers, des orangers et des mandariniers dans de grands pots étaient alignés dans les jardins latéraux. La flore du jardin principal était magnifique. J'ai senti les roses, admiré les coquelicots et

toutes sortes de fleurs dont je ne connais pas le nom. L'ambiance était incroyable. Et je me suis demandé : à quoi ressemblaient donc les jardins suspendus de Babylone ? Étaient-ils à la hauteur de leur réputation ?

Autrefois, au château de Versailles, on cultivait des plantes exotiques comme l'ananas, le café ou la vanille. Avec près de 400 espèces différentes, ces jardins ont ainsi été le théâtre d'avancées majeures en matière botanique et agricole. Avec ses 370 statues et ses 55 fontaines, le jardin de Versailles est l'un des plus majestueux au monde.

Je ferai une seule critique : avant d'entrer dans le jardin, un employé m'a dit qu'il y avait un spectacle musical, d'où le billet d'entrée au prix de 12 €. J'entendais de la musique, j'avancais vers le son... mais je ne trouvais jamais la source. Le jardin est immense. Au bout d'une heure, fatiguée, j'ai demandé à un agent. Il m'a donné des indications vagues : « Continuez à gauche, puis à droite, tout droit... »

J'ai passé en tout trois heures dans le jardin. Hélas, il n'y avait pas de spectacle. À mon avis, les visiteurs sont tellement émerveillés par le jardin qu'ils oublient la musique. On entend seulement quelques haut-parleurs cachés entre les arbres. À la sortie, on m'a confirmé qu'il n'y avait pas de spectacle : juste des haut-parleurs...

Faire payer pour entrer dans le jardin, d'accord. Mais créer une attente pour un spectacle inexistant, c'est autre chose. Je me suis sentie comme Alice, errant au



Pays des Merveilles à la recherche d'un concert. Peut-être les musiciens étaient-ils invités au goûter de cinq heures du Chapelier Fou ! Peut-être prenaient-ils le thé avec Alice, dégustant les pâtisseries de la reine Marie-Antoinette tout en admirant la vue splendide du château de Versailles...



Suphi Baykam

Dans le football d'aujourd'hui, où le marché des transferts est plus rapide et compétitif que jamais, les clubs n'ont plus droit à l'erreur. Pour repérer les bons profils, il ne suffit plus de suivre son instinct : l'analyse de données est devenue un allié précieux dans le travail de scouting.

Avec des plateformes comme Wyscout, StatsBomb ou InStat, les recruteurs peuvent parcourir des milliers de profils en quelques clics, filtrant les joueurs selon des critères très spécifiques : nombre de sprints à haute intensité, précision des passes sous pression, fréquence des interceptions, ou influence dans le jeu sans ballon.



L'analyse de données dans le scouting du football : quand les chiffres aident à mieux recruter

Mais les données ne servent pas seulement à décrire ce qu'un joueur fait. Grâce à des algorithmes prédictifs, on peut aussi estimer sa capacité à s'adapter à un nouveau championnat ou à un style de jeu différent. Un défenseur performant en 1 contre 1 en Eredivisie, par exemple, ne garantit pas le même niveau en Ligue 1 sans une analyse contextuelle fine.

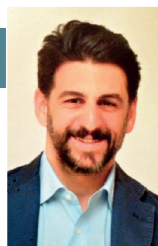
En croisant les performances indivi-

duelles avec des repères statistiques comme les quantiles ou les benchmarks positionnels, les clubs peuvent situer un joueur dans son rôle cible, et ainsi faire des choix plus ciblés, positivistes, et souvent plus rentables.

Loin d'éteindre l'intuition du scout, les données l'épaulent. Ensemble, ils créent une méthode plus

fiable pour identifier les talents de demain avec moins de risque, et beaucoup plus de justesse.





Derya Adıgüzel

Avant de penser à monter sur scène pour faire une présentation, il y a une étape préalable de préparation qui consiste

à réfléchir à la manière dont vous souhaitez être présenté. Ce que votre hôte dit pour vous accueillir sur scène commencera à influencer le public. Si vous voulez garder le contrôle, vous devrez rédiger votre propre introduction, en la gardant courte - et pleine d'esprit, si possible - ou expliquer à la personne qui vous présente ce que vous devez dire. Cela vous facilitera grandement la tâche au début de votre discours.

D'un point de vue structurel, l'ouverture de votre présentation est, sans aucun doute, la partie la plus importante. La raison pour laquelle les premières phrases que vous prononcez sont si cruciales est qu'elles exercent une influence énorme sur toutes les personnes présentes dans la salle : les membres du public et, tout aussi important, vous, le présentateur.

Du point de vue du public, la façon dont vous commencez détermine qui vous êtes ; ils se décideront très vite. Comme vous voulez que le reste de la représentation se déroule bien, il est essentiel que vous les ayez de votre côté, dès le début. Les premières minutes sont encore plus vitales. Beaucoup d'orateurs le

Présenter ? C'est une question de tactique !

font, simplement parce qu'ils n'ont pas une introduction suffisamment forte et positive, mais ne commencent jamais une présentation par des excuses. Quel que soit le problème, vous devez commencer par un commentaire positif, avant de reconnaître la panne de climatisation, l'échec du PowerPoint ou le manque de lumière naturelle.

Dans de nombreuses situations de présentation, il existe un champ de mines de « faux départs » à gérer. Les distractions peuvent nous empêcher de démarrer de manière positive. Certaines d'entre elles nous sont imposées par d'autres, comme lorsque l'organisateur vous demande d'annoncer où se trouvent les toilettes et le fait qu'aucune alarme incendie n'est prévue aujourd'hui. Ce type d'« exigence légale » peut être inévitable pour des raisons de santé, de sécurité et de confort, mais évitez d'en faire la première chose que vous dites. Com-

mencez par votre « grande ouverture », puis revenez à ce genre d'informations ennuyeuses.

Étonnamment, la plupart des faux départs que vous entendez n'ont rien à voir avec les organisateurs, mais sont uniquement dus à la malchance des présentateurs eux-mêmes. Combien de fois avez-vous entendu une ouverture comme celle-ci : « Bonjour, m'entendez-vous au fond ? », « Il reste encore quelques retardataires, mais je pense que nous allons commencer », « Tout le monde a bien reçu les documents d'information à son arrivée ? »

Ce ne sont pas des ouvertures, ce sont des désastres. Les présentateurs professionnels ne se laissent pas distraire par le souci de savoir si leur public peut les entendre, ils ont déjà vérifié le son de la salle à l'avance. Il en va de même pour les autres exemples : ce ne sont que des fonds d'écran sonores, n'apportant rien d'utile et gênant, gâchant ce qui aurait pu être une excellente ouverture.

Ces ouvertures sont toutes classées comme des « faux » départs, car les membres du public s'attendaient à entendre une introduction percutante au sujet que le présentateur allait aborder, et non pas des détails qui ne les

concernent pas ou qui peuvent être traités d'une autre manière.

Ne laissez pas les distractions faire dérailler votre ouverture. Cela se produit très probablement à cause des retardataires, mais n'oubliez pas que c'est leur faute s'ils sont en retard, pas la vôtre. Vous n'avez aucune obligation de les mettre à l'aise pour s'être fauflés après tout le monde. En fait, si vous le faites, vous envoyez un signal qui dit : « Hé, ce n'est pas grave d'arriver en retard, c'est moi que vous êtes venu écouter. »

Il est mieux de vous assurer à l'avance que la porte d'entrée ne risque pas de vous couper pas la vue avec le public, afin que les retardataires ne soient pas obligés de traverser devant vous pour s'asseoir. Assurez-vous plutôt que la salle est configurée de manière à ce que la scène soit à l'extrémité opposée de l'entrée.

La chose à faire ensuite est d'ignorer complètement les retardataires. Cela a deux effets. Premièrement, cela donne l'impression que vous avez le contrôle, et deuxièmement, cela les marginalise, plutôt que de glorifier leur entrée. Si vous organisez une conférence d'une journée entière et que vous êtes l'orateur principal tout au long de l'événement, il est beaucoup moins probable que les gens reviennent en retard des pauses si vous adoptez ce comportement.



Eren M. Paykal

Les derniers développements aboutissant aux conflits armés dans les régions entourant la Turquie impliquent des pays producteurs d'énergie comme la Russie, ou des pays qui sont au centre des enjeux énergétiques comme Israël, la Syrie, les autres parties du Moyen-Orient, l'Ukraine et même les États du sous-continent indien comme l'Inde et le Pakistan. Mais comme tout le monde le sait, l'Europe reste le continent le plus touché par la crise ukrainienne, ne bénéficiant plus des prix préférentiels russes. Par conséquent, des alternatives sont recherchées en Europe et dans d'autres pays pour répondre à leurs besoins énergétiques.

Justement, l'accord permettant d'acheminer le gaz turkmène vers la Turquie et via la Turquie a été récemment (en février 2025) signé par la Turquie et le Turkménistan. Dans le cadre de la coopération entre la Turquie et le Turkménistan, il est prévu d'expédier 1,3 milliard de m³ de gaz turkmène vers la Turquie d'ici la fin de l'année.

Les experts affirment que le processus d'approvisionnement, qui se déroulera selon la méthode swap, contribuera directement à la stratégie d'approvisionnement énergétique à long terme de la Turquie. La signature contribuera à l'objectif de la Turquie de devenir un hub pour l'énergie et ouvrira la voie au Turkménistan pour augmenter ses exportations vers l'Europe.

L'énergie toujours...

Le potentiel du gaz naturel turkmène pourra aussi être une alternative sérieuse au gaz russe pour l'Union européenne.

Cet accord renforcera la position géostratégique de la Turquie, consolidera son objectif de devenir un centre d'échange de gaz naturel et contribuera à sa sécurité d'approvisionnement énergétique.

Le transfert s'effectuera via l'Iran ; mais un projet très ambitieux passant par la mer Caspienne, à savoir le TCP (Trans-Caspian Pipeline, Gazoduc transcaspien) datant de plusieurs décennies, permettrait un élan significatif pour le gaz turkmène, mais aussi kazakh. Néanmoins, des objections assez vigoureuses de la part de la Russie et de l'Iran, autres riverains de la mer Caspienne qui la conçoivent comme un lac, ont freiné jusqu'à ce jour la concrétisation de ce plan historique.

Le TCP est un projet reliant Türkmenbaşy, au Turkménistan, et Bakou, en Azerbaïdjan. Il comprend également une connexion entre le champ de Tengiz, au Kazakhstan, le terminal de Sangachal, à Bakou, et Türkmenbaşy. Grâce à ce projet, le gazoduc transcaspien transporterait du gaz naturel du Turkménistan et du Kazakhstan vers les pays membres de l'Union européenne, contournant ainsi la Russie et l'Iran. Il alimenterait ainsi le corridor gazier sud-européen. Ce projet suscite un vif intérêt car il relierait les vastes ressources gazières turkmènes aux principaux consommateurs turcs et européens.

Le Turkménistan pourrait exporter 65 milliards de m³ de gaz d'ici 2050 si des conditions d'investissement appropriées étaient créées et si des corridors d'exportation étaient établis. Ce potentiel - sans oublier celui du Kazakhstan - est

une alternative très intéressante pour l'Union européenne qui a justement fait des pas significatifs vers un rapprochement avec les pays turcophones de l'Asie Centrale. Je pense personnellement que ces initiatives devraient inclure la Turquie qui, par sa situation géographique et ses liens ancestraux avec les nations turcophones de l'ancienne Union soviétique, contribuerait à un processus plus bénéfique et avantageux pour toutes les parties concernées.

Si nous revenons au Turkménistan, celui-ci se distingue parmi les républiques turcophones par ses énormes réserves de gaz naturel. Au cours des 30 dernières années, le pays a pris des mesures importantes pour sa production et son exportation.

La production de gaz a atteint environ 80 milliards de m³ par an, dont le pays exporte 40 milliards de m³ vers des pays comme la Chine, l'Iran et la Russie.

Bien sûr, d'autres alternatives pour l'approvisionnement de la Turquie et de l'Union européenne en gaz naturel ou pétrole existent. Mais il serait intelligent pour l'Union européenne de toujours prendre en considération la Turquie dans tous ses projets potentiels dans le domaine de l'énergie, en ce compris ceux de la mer Méditerranée, entre autres...





Dr Hüseyin Latif

Docteur en histoire des relations internationales

Que se passe-t-il dans le monde ? Tant de choses mériteraient d'être racontées... Ce ne sont pas simplement les pays membres de l'Union européenne ou leurs dirigeants qui se réunissent, cela va bien au-delà. Le trio formé par la France, l'Allemagne et le Royaume-Uni - malgré le fameux Brexit - tente de guider l'Europe. À leurs côtés, l'Espagne, l'Italie, sans oublier la Hongrie, chacun jouant sa propre partition. Le Premier ministre albanais s'incline, se met presque à genoux devant son homologue italien. De son côté, le président américain Trump, fidèle à son style singulier, fait affluer des centaines de milliards de dollars des pays du Golfe vers les États-Unis. En Europe comme au Moyen-Orient, deux conflits majeurs nourrissent une inquiétude persistante. Tel est le climat politique actuel.

Et pourtant, tandis que ces événements secouent le monde, de belles choses avaient lieu à Paris. L'une des plus marquantes, pour moi, fut, le soir du 6 mai, le vernissage de la quarante-neuvième exposition internationale de Bedri Baykam. *



Le vernissage de la nouvelle exposition de Bedri Baykam, « Les Demoiselles Revisited », a eu lieu le 6 mai à la Galerie S/Beaubourg à Paris, en présence d'un large public. Une foule élégante et nombreuse s'était rassemblée pour l'occasion. L'Ambassadeur de Turquie à Paris, Son Excellence Yunus Demirer, était présent et a pris le temps d'échanger avec les invités. Ce cocktail d'ouverture s'est révélé être, sans doute, l'une des plus belles vitrines culturelles que la Turquie ait offertes à Paris ces dernières années.



Biographie

Bedri Baykam est né à Ankara, Turquie, en 1957. Il est l'un des artistes les plus connus internationalement de Turquie. Il a présenté des expositions internationales depuis l'âge de six ans jusqu'à aujourd'hui, à travers le monde. Il a étudié à la Sorbonne et à l'école de théâtre L'Actorat à Paris entre 1975 et 1980. Il a vécu en Californie de 1980 à 1987, où il a étudié la peinture et le cinéma à la California College of Arts and Crafts (CCAC). Il est retourné en Turquie en 1987 pour y établir son atelier. Il a organisé 152 expositions person-

« Les Demoiselles Revisited »

Cette nouvelle exposition-événement propose une relecture contemporaine du célèbre tableau *Les Demoiselles d'Avignon* (1907) de Pablo Picasso - une œuvre fondatrice de l'art moderne, marquant une rupture décisive avec la représentation traditionnelle du corps féminin et annonçant l'avènement du cubisme. Par la synthèse audacieuse de références formelles issues de l'art africain, ibérique et de la peinture cézanienne, Picasso ouvrait une nouvelle voie qui influencera durablement l'histoire de l'art du XX^e siècle.



À travers une série de réinterprétations, Bedri Baykam interroge ici l'héritage esthétique, symbolique et érotique de cette toile iconique, tout en l'inscrivant dans son propre cheminement artistique. La série des *Demoiselles* explore la représentation des femmes, la nudité comme forme de langage visuel, et les ambiguïtés de l'érotisme dans l'histoire de l'art. Elle se nourrit également d'un registre plus intime, croisant références culturelles et expériences personnelles, notamment issues de séjours à Istanbul, Paris et d'autres villes marquées par une richesse visuelle et historique.

Par l'emploi de techniques variées telles que le collage, les aplats vibrants, les gestes picturaux libres ou encore son usage pionnier du plexiglas, Baykam propose une lecture renouvelée des *Demoiselles*, entre hommage, déconstruction et actualisation critique. « Les Demoiselles Revisited » s'appuie sur le dialogue intellectuel et visuel de longue date de l'artiste avec *Les Demoiselles d'Avignon* (Picasso, 1907). Au-delà d'une simple confrontation avec ce chef-d'œuvre moderniste, Baykam propose une perspective esthétique et concep-

tuelle renouvelée. Dans ses œuvres, l'artiste explore de manière approfondie des thèmes tels que l'identité féminine, l'érotisme, la représentation, le regard et les dynamiques de pouvoir - qu'il entremêle avec une autre figure iconique parisienne, Madame Claude, dans une enquête riche et multidimensionnelle. Lors du vernissage à la Galerie S/Beaubourg, de nombreux professionnels de l'art français, collectionneurs et membres de la presse se sont réunis aux côtés d'amateurs d'art turcs pour rencontrer l'artiste. La soirée s'est distinguée par son atmosphère vibrante et dynamique, offrant aux visiteurs un premier aperçu de certaines des œuvres les plus marquantes et récentes de la carrière de Baykam. Les échanges sincères de l'artiste avec les visiteurs ont apporté une profondeur particulière à l'événement. L'ambassadeur de Turquie à Paris, Yunus Demirer, la conseillère de l'ambassade Derle Demirel, l'autrice Sibel Baykam, l'artiste Bedri Baykam, les directeurs de la Galerie S/Beaubourg Micaela Neveu et Patrik Gunnteg, l'ancien éditeur d'*Art Actuel* Jean Pierre Frimbois, le critique d'art Renaud Siegmann, Henri François Debailleux du *Journal des Arts*, Yasemin et le critique d'art Prof. Hasan Bülent Kahraman, Gilles Martin-Chauffier (*Paris Match*), la directrice de Pyramid Sanat Öykü Eras, la responsable de communication Elif Baş, le président de la Maison des Artistes Rémy Aron, les directeurs de Liquid Art System Itir Lir Tan-Franco Senesi, la professionnelle du tourisme Hülya Baykam Aslantaş, la réalisatrice Viviane Candaş, le rédacteur en chef d'*Aujourd'hui la Turquie* Hüseyin Latif, le photographe et auteur Kerem Topuz, le commissaire d'exposition Cüneyt Ayral,



nelles à travers le monde, en plus de nombreuses expositions collectives. Baykam est l'un des pionniers du mouvement expressionniste abstrait et de l'art politique multimédia. Il est également devenu l'un des artistes de street art qui ont changé le visage de New York dans les années 80. En apportant à la scène artistique contemporaine des œuvres de grande échelle, de la politique et de l'érotisme qu'il a standardisées depuis les années 80, l'artiste a commencé à produire des œuvres en 4D qui ont attiré une attention significative dans le monde entier, comme une extension de sa série de couches transparentes, enrichie d'images numériques et de diverses transparences sur lesquelles il travaille depuis les deux dernières décennies. Il est l'auteur de 32 livres publiés, et il existe 52 catalogues et 8 livres sur ses œuvres.

Baykam, l'un des fondateurs de l'Association internationale des Arts plastiques, affiliée à l'UNESCO, a été pré-

sident du comité national turc de cette organisation pendant 18 ans et continue de contribuer en tant que président honoraire. En 2015, lors de la 18^e Assemblée générale de l'Association internationale des Arts (AIAP/IAA), partenaire officiel de l'UNESCO, tenue à Pilsen, en République tchèque, Bedri Baykam a été élu président mondial et a occupé ce poste pendant sept ans et demi. Il a remis la présidence au président coréen lors de la 19^e Assemblée générale extraordinaire de l'AIAP/IAA, tenue à Istanbul en 2023, et est devenu le président honoraire de l'IAA. En 2011, lors de la 17^e Assemblée générale de l'IAA à Guadalajara, au Mexique, la proposition de Baykam de créer une Journée mondiale de l'art le jour de l'anniversaire de Léonard de Vinci a été acceptée à l'unanimité par les pays participants. Depuis lors, chaque année, un nombre croissant d'associations d'artistes dans de nombreux pays célèbrent la Journée mondiale de l'art, avec plu-



l'écrivain Nedim Gürsel, le collectionneur Erol Aksoy, le galeriste Thierry Schwab, l'homme d'affaires Ömer Akat, Marylina et l'avocat Bertrand Caradet, les collectionneurs Vincenza et Nicolas Serres, la collectionneuse Desina Alveroğlu, Seren Oğuz, Lidia Couderc, la commissaire d'exposition Deniz Demirer, les entrepreneurs Sylvia-Meir Sayada, la productrice Dalia Khaddam, les artistes Mimmo Roselli, Taulé, Paulina et Cyrille Amoursky, ainsi que le photographe İbrahim Yüzlü figuraient parmi les invités.

L'exposition présente également des œuvres sélectionnées de différentes périodes de la carrière de Baykam, offrant une vue panoramique sur l'univers créatif riche et pluriel de l'artiste. Plusieurs livres et catalogues de l'artiste sont également disponibles à la galerie. Le catalogue spécial de l'exposition comprend un essai approfondi du théoricien de l'art et auteur Prof. Hasan Bülent Kahraman, apportant un éclairage précieux sur le cadre conceptuel et historique de la série. Une présentation et des commentaires de Micaela Neveu, directrice de la galerie et historienne de l'art, viennent compléter cette mise en perspective.

« Les Demoiselles Revisited » est visible à la Galerie S/Beaubourg à Paris jusqu'au 14 juin 2025.

* Bedri Baykam a réalisé 49 expositions personnelles internationales et a également participé à 58 expositions collectives internationales.

sieurs formes d'art se mélangeant harmonieusement. En 2019, l'UNESCO a accepté la proposition de Baykam, en tant que Président mondial de l'IAA, et la Journée mondiale de l'art est devenue officiellement l'un des jours internationaux de l'UNESCO. Toujours actif en politique, Baykam, qui a été membre de l'Assemblée du Parti social-démocrate CHP et candidat à la présidence de ce parti en 2003, continue d'être l'une des figures intellectuelles et politiques les plus actives de l'opposition. Baykam a également été chroniqueur généraliste pour plusieurs publications. Il écrit actuellement pour le plus ancien quotidien, *Cumhuriyet*. L'artiste a fondé Pyramid Film et Publishing (1998) et le centre d'art Pyramid Sanat (2006) à la place Taksim d'Istanbul, l'un des endroits les plus actifs et indépendants de l'art contemporain. Il a également organisé plusieurs expositions collectives.

« Créer une littérature-monde » : entretien avec Leïla Slimani

Lors de sa venue à Istanbul dans le cadre du Prix Goncourt de Turquie, nous avons eu l'occasion d'aller à la rencontre de Leïla Slimani, écrivaine franco-marocaine ayant notamment reçu le Prix Goncourt en 2016 pour son ouvrage *Chanson douce*. Un moment d'échange dans les salons du Palais de France qui nous a permis de revenir sur son parcours, ses inspirations et son quotidien d'autrice.

Ce n'est pas votre premier voyage en Turquie. Est-ce que c'est un pays qui vous inspire ?

Bien sûr ! Tout comme moi, c'est un pays qui se trouve dans une forme « d'entre deux », entre l'Europe et l'Orient. La littérature et le cinéma turcs sont des éléments que je peux mettre en parallèle avec le Maroc, mon pays d'origine. Tous deux représentent des projets de société différents, à la fois plus conservateurs ou davantage orientés vers la religion. Je trouve dans la littérature turque l'incarnation de choses que j'ai moi-même vécues.

Quelles sont vos sources d'inspiration ?

La question des sources d'inspiration me semble très difficile. Je pense que nous nous mettons à écrire tout d'abord car nous sommes habités par l'amour de la littérature, par le fait de vouloir entrer en dialogue avec les écrivains et livres que nous avons aimés, et modestement faire partie de cette très grande famille.

L'autre élément très important, et qui est selon moi la matrice de tous les écrivains, c'est l'enfance. C'est à ce moment que nous prenons conscience de notre désir de mettre les choses en mots, et à quel point le langage exerce sur nous une force très puissante, capable de nous bouleverser.



Mais par-dessus tout, je pense que mes sources principales d'inspiration ont été les femmes qui m'entourent et qui m'ont élevée : ma mère, ma grand-mère, mes tantes... Elles ont une manière de s'exprimer et d'utiliser le langage que je trouve merveilleuse. La vie des femmes et la façon qu'elles ont de s'adapter à toutes les épreuves de la vie, est une chose qui m'a beaucoup inspirée dans mes écrits.

Quand avez-vous ressenti le désir de devenir écrivaine ?

Dès l'âge de huit ans, j'ai commencé à vouloir devenir autrice. Puis cela a perduré tel un rêve, un fantasme. Adolescente, le quotidien d'écrivain était pour moi la vie la plus extraordinaire possible. Je lisais la vie de Tolstoï, Baudelaire, Flaubert en imaginant qu'aucun métier ne pourrait être plus passionnant que celui d'auteur. J'ai pris beaucoup de temps avant de prendre conscience de la réalité de ce quotidien, composé de beaucoup de moments de solitude et de recherche. Ma vision de cette profession était romancée, mais je n'ai jamais pensé faire autre chose de ma vie.

Vous êtes perçue comme une autrice très engagée, notamment sur des thèmes comme les droits des femmes, la sexualité et les inégalités sociales. Pensez-vous que les auteurs ont une certaine responsabilité dans la société d'aujourd'hui ?

Non, je pense que les auteurs sont avant tout des personnes libres, la définition même d'un écrivain étant d'écrire ce qu'il souhaite. J'ai horreur des injonctions et je respecte la liberté de chacun de s'engager ou justement de ne pas le faire. En revanche, je pense qu'un écrivain dispose d'une certaine éthique, dans la mesure où ce qu'il écrit a des répercussions sur la société et une influence sur ses lecteurs.

Vous avez remporté le prestigieux Prix Goncourt pour *Chanson douce* en 2016, un ouvrage qui a profondément marqué les lecteurs. Comment avez-vous vécu cette consécration ? En quoi ce prix a-t-il changé votre vie personnelle et professionnelle ?

Cet événement m'a d'une certaine manière divisée en deux : d'un côté Leïla Slimani qui possède une vie publique, et de l'autre, moi. Cela reste quelque chose de merveilleux, et j'ai le privilège de faire partie du faible pourcentage d'écrivains qui peuvent vivre de leur métier.

Mais dans un sens, cela m'oblige car je dois faire quelque chose de cette chance, et c'est pour cette raison que je m'engage dans la cause des femmes, des homosexuels, des détenus.

Il m'importe d'incarner une figure pour les femmes de demain qui voudront écrire, notamment celles issues des pays du Sud. Je reçois de fait beaucoup de lettres de jeunes femmes syriennes, libanaises, tunisiennes et égyptiennes désireuses de savoir comment réussir dans le domaine de la littérature. Maintenant que je fais partie du domaine littéraire, je ressens une obligation à l'égard de ces femmes.

Le succès en tant que tel n'a ni goût ni odeur, c'est un élément abstrait qui appartient au monde public et dont il faut se méfier car il ne constitue pas une source d'inspiration.

Qu'avez-vous ressenti au moment de l'obtention de ce Prix ?

J'ai ri, pensant que la vie était faite de surprises. C'est à la fois une chance et un hasard ; il y a de merveilleux livres qui ne sont pas reconnus, et l'inverse l'est également. Il ne faut donc pas s'attacher au succès, c'est une chose qui disparaît aussi vite qu'il apparaît. L'important est de rester concentré sur son travail.

Ce succès a-t-il engendré en vous une forme de pression pour vos ouvrages suivants ?

En tant que jeune femme arabe, la pression était déjà présente, car tout le monde était dans l'attente de la moindre de mes erreurs. Depuis le début de mon travail, je ressens la pression ; mais l'échec est

à mon sens important dans la vie d'un artiste. Il faut savoir échouer, avec élégance, cela nous apprend beaucoup. Dans *Le vieil Homme et la Mer*, Hemingway écrivait « On est heureux quand on a tout perdu »... Il faut savoir perdre car nous ne pouvons pas toujours gagner.



À quel âge avez-vous eu cette forme de sagesse face à l'échec ?

Quand j'avais 13 ans, quand mon père a tout perdu : son travail, son statut. Puis, à mes 20 ans, il a été mis en prison puis est décédé. Je sais donc ce que cela signifie de tout perdre. Avant, nous étions toujours entourés d'amis et de proches, et du jour au lendemain, plus rien. Je connais la vanité humaine eu égard au succès. Quand cela m'est arrivé, j'ai donc été méfiante ; j'en ai aussi profité car je suis consciente que cela ne dure pas. Malgré tout, je suis restée très proche de mon entourage et de ma famille qui représentent un socle important à mes yeux.

Comment se passent vos journées d'écriture ? Et comment arrive l'enchaînement de vos œuvres ?

Je travaille beaucoup mais je n'écris pas tout le temps : je voyage, j'ai mes engagements, je participe à des conférences... Mais ensuite, j'ai toujours une période dans l'année où je ne réponds plus ni au téléphone ni aux mails, et je ne fais qu'écrire. Quand je finis un livre, cela me procure toujours une sensation étrange, comme si je ne me rappelais plus ni comment je l'ai fait, ni même l'idée des scènes qu'il contient. On dit souvent qu'une femme qui accouche ne se rappelle plus la douleur pour avoir d'autres enfants par la suite... Pour moi, c'est similaire pour les auteurs.

Ce que j'aime dans le métier d'écrivain, c'est le mystère de l'écriture. Marguerite Duras écrivait à ce propos : « On écrit pour savoir ce qu'on écrirait si on écrivait ».

Comment votre double origine a-t-elle influencé votre écriture ?

Le fait de venir de deux univers à la fois - de l'Europe mais aussi du monde arabomusulman - qui, ces trente dernières années, ont souvent été présentés comme opposés et irréconciliables, m'a amenée à une certaine forme d'intimité dans mon écriture, je suppose. J'ai cherché ce qu'il y avait au fond de chaque individu pour contrer ces discours-là et affirmer qu'au fond nous sommes exactement les



mêmes : nous souffrons, nous aimons, nous rêvons, nous désirons.

Je veux m'inscrire dans la ligne d'auteurs comme Vargas Llosa ou même Orhan Pamuk qui désirent créer une littérature-monde en donnant à voir une autre forme d'universel, où nos territoires ne sont plus les petits mondes en périphérie des grandes littératures, mais des mondes qui méritent d'être considérés comme des lieux de littérature universelle qui portent les voix venues d'ailleurs.

Quelle relation entretenez-vous avec vos deux langues, l'arabe et le français ?

Mon écriture est entièrement francophone, la langue arabe représente une très grande douleur pour moi. Au Maroc, on parle le *darja* dialectal, très éloigné de l'arabe classique. C'est une langue aux racines multiples et qui ne s'écrit pas. Elle est souvent méprisée par le pouvoir car elle représente la langue de la subversion. À l'école, nous apprenions l'arabe littéraire, un apprentissage très difficile car c'est une langue que nous ne parlions pas, et nous parlions une langue que nous n'écrivions pas. Ainsi, nous étions d'une certaine manière illettrée mais en plusieurs langues, analphabètes et multilingues. La situation semble changer aujourd'hui, on commence à écrire le *darja* grâce à internet et aux réseaux sociaux.

Le français, pour sa part, a toujours été pour moi la langue dominante, et celle du dominateur aussi, considérée comme la langue de la grande littérature.

Concernant votre dernier ouvrage, pourquoi ce titre *J'emporterai le feu* ?

Ce titre s'inspire d'une phrase de Cocteau qui répondait à la question : « Si votre maison brûlait, qu'emporteriez-vous ? » Il a répondu : « J'emporterai le feu ». Je trouve cette phrase pleine de panache, mais elle renferme aussi l'idée de ce que nous faisons face à ce qui disparaît, comme lorsque l'on quitte son pays, par exemple. Face à cela, l'idée d'emporter quelque chose qui ne se retient pas, qui peut vous brûler mais aussi vous réchauffer, évoque le feu intérieur, une forme de passion.

Que représente pour vous la fin de cette trilogie ?

Cette trilogie défend l'idée de construire un univers plus large. Toute ma vie, je me suis identifiée à des personnages de la grande littérature occidentale : des Catherine, des Anna, des Martin. J'aimerais penser que demain, les lecteurs pourront eux, cette fois, s'identifier à des Mohamed, des Selma, des Mehdi. Politiquement, il est encore plus important de défendre l'idée que les gens du Nord puissent s'identifier à des gens du Sud et ainsi voir que nous sommes des sociétés diverses et complexes qui portent en elles des visions du monde différentes.



Ali Türek

Certaines balades vous surprennent. Ce fut le cas, en ce lundi 19 mai, quand je sortais du calme de la rue Krakra vers le boulevard Tsar Osvoboditel. Je l'ai croisée d'abord par hasard. Puis j'y suis retourné. Jusqu'à ce que je comprenne qu'il ne s'agissait pas d'un simple détour. À cet angle, je voyais un bel édifice à deux étages conçu dans un style raffiné du baroque impérial viennois. J'ai lu plus tard que la demeure a été conçue en 1903 pour un diplomate bulgare, Haralampi Sirmacıyev. Treize ans plus tard, l'Empire ottoman l'achetait. Et voici plus d'un siècle après, les murs étaient toujours devant moi. Aujourd'hui siège de l'ambassade de Turquie à Sofia, elle avait autrefois été le lieu de travail d'un homme qui allait changer le cours de l'histoire de son pays.

De Sofia

À l'automne 1913, un jeune officier est nommé attaché militaire dans cette capitale balkanique. Il a trente-deux ans. L'Empire ottoman chancelle. Les alliances se cherchent, les frontières se déplacent, et les armées se positionnent. Sofia, à cette époque, bouillonne. Pendant quinze mois, ce jeune officier observe, analyse et rencontre. Il rédige



des rapports d'une précision remarquable. Il écoute, mais surtout, il comprend ce qui se trame. Ce que d'autres, plus hauts gradés de sa capitale, ne voient pas encore.

À l'aube de la Grande Guerre, il écrit à un de ses meilleurs amis une lettre qui contient ces mots :

« Nous avons décrété la mobilisation sans avoir défini notre objectif. C'est très dangereux... Quant à la situation militaire de l'Allemagne, je n'ai aucun doute : je ne crois absolument pas que les Allemands gagneront cette guerre. » Il avait vu juste.

Je suis resté longtemps devant les grilles de cette belle demeure, par un matin gelé. Le ciel était bas. Suspendue entre les reliefs de ses églises et les angles imposants de ses bâtiments communistes, Sofia dormait encore. J'ai pensé à ce que cela devait être de voir un monde finir,



et un autre ne pas encore commencer. Il faut une force intérieure immense pour ne pas sombrer avec ce qui s'écroule. Jeune attaché militaire, Mustafa Kemal en avait. Dans cette maison de la rue Krakra, une vision prenait forme, un empire devait mourir et un avenir devait naître, à forger de ses propres mains. En descendant de la rue Krakra vers le boulevard Tsar Osvoboditel en ce matin du 19 mai, j'ai senti un souffle.

Le Palais de Belgique, lieu diplomatique stratégique pendant la Seconde Guerre mondiale

Bien que la Turquie soit restée officiellement neutre jusqu'en 1945, le Palais de Belgique à Istanbul a joué un rôle stratégique lors de la Seconde Guerre mondiale, tant comme refuge pour les citoyens belges fuyant l'occupation que comme centre diplomatique essentiel au maintien des liens avec les puissances neutres de la région.

Le refuge d'un pays sous occupation

En mai 1940, la Belgique, malgré sa traditionnelle position de neutralité, est envahie par l'Allemagne nazie. Après plusieurs semaines de résistance, le gouvernement belge se rend à l'Allemagne le 28 mai 1940. En raison de cette capitulation, la Belgique se retrouve sous domination allemande. Cependant, une grande partie du gouvernement ainsi que des centaines de milliers de soldats et de civils parviennent à s'enfuir, tandis que le gouvernement belge en exil s'installe à Londres.

Dans ce contexte, le Palais de Belgique situé à Istanbul apparaît comme une zone sûre et sert de lieu d'accueil à de nombreux réfugiés en provenance de toute l'Europe, y compris de la Belgique, notamment des membres du personnel diplomatique de certains pays occupés par les forces nazies, des membres du gouvernement en exil ainsi que des civils. La Turquie, pendant cette période, maintient une position de neutralité per-

mettant à Istanbul de devenir le centre d'asile de ceux qui fuient les territoires occupés par les forces de l'Axe.

Les archives révèlent que le personnel diplomatique belge a joué un rôle clé dans

le soutien aux réfugiés, en facilitant leur transit vers des pays plus sûrs comme la Suisse ou en aidant leur obtention de documents officiels pour leur fuite.

Le Palais de Belgique était également un centre de communication pour le gouvernement belge en exil à Londres, permettant l'organisation de l'aide humanitaire. Les diplomates belges à Istanbul ont travaillé en étroite collaboration avec d'autres missions diplomatiques

comme celle des États-Unis ou de la France, pour coordonner les efforts d'accueil des réfugiés de la guerre et ainsi, protéger leurs ressortissants.

Le Palais de Belgique, lieu emblématique de la diplomatie belge dans un contexte d'instabilité

Lieu d'accueil, le Palais de Belgique joue aussi et surtout un rôle diplomatique

stratégique pendant la Seconde Guerre mondiale. Il devient en effet le cadre de discussions secrètes et de négociations concernant les relations avec les puissances neutres de la région, telles que la Turquie, ainsi que d'autres pays des Balkans et du Moyen-Orient. Il fait ainsi office de point de contact pour les puissances en guerre qui cherchent à influencer la politique des nations neutres et à renforcer des alliances discrètes. Les documents d'archives témoignent des efforts déployés par les diplomates belges pour protéger leurs ressortissants dans ce contexte tourmenté. On y trouve notamment des correspondances entre ces diplomates et le gouvernement en exil à Londres concernant les réfugiés juifs, visant à aider ces derniers à transiter par Istanbul vers des pays plus sûrs.

D'autres archives révèlent des échanges concernant la politique de neutralité des pays voisins de la Turquie, les tentatives des Alliés de garder ces pays dans leur sphère d'influence, ainsi que les préoccupations concernant les incursions de l'Axe dans ces régions. Des rapports de renseignement et des correspondances diplomatiques témoignent des discussions secrètes qui se tenaient au Palais. Malgré les conditions de vie difficiles dues

Des rapports de renseignement et des correspondances diplomatiques témoignent des discussions secrètes qui se tenaient au Palais.



aux ressources limitées et aux difficultés de communication du fait des restrictions de guerre, les diplomates belges résidant à Istanbul ont joué un rôle important dans les discussions diplomatiques en apportant des informations cruciales sur la situation de l'Europe occupée. Ils étaient en contact avec les puissances alliées et avec d'autres diplomates dans des pays voisins comme la France libre, la Grande-Bretagne, et même des membres du gouvernement en exil. Le Palais de Belgique a ainsi été un précieux carrefour d'échanges permettant une diplomatie de proximité nécessaire à la coordination des efforts de guerre et au maintien de relations stables avec les puissances neutres.

* Charlotte Gautier

Aujourd'hui
la Turquie



Édité et Distribué en France par Les Editions CVMag sarl, 1-3 rue d'Enghien 75010 Paris - France, Tél : 06 80 32 45 17 • Directeur de la publication : Hugues Richard • Rédacteur : Daniel Latif • Commission paritaire : 0526 I 89645 • www.aujourdhuilaturquie.com • alaturquie@gmail.com • Editeur en Europe : Les Editions CVMag • No ISSN : 1305-6476 • Les opinions exprimées dans les articles de notre journal n'engagent que leurs auteurs. Edition Turquie : Bizimavrupa Yay. Hiz. Ltd. Kadıköy, Moda Cad. 59 İstanbul • Tél. 0 216 550 22 50 • Genel Yayın Yönetmeni: Hossein Latif Dizadji • Sorumlu Yazışmaları Müdürü : Ahmet Altunbaş • Comité de rédaction / Yayın Kurulu : Hüseyin Latif (Directeur), Mireille Sadège, Ali Türek, Aramis Kalay, Daniel Latif, Eren Paykal, Ersin Üçkardeş, Hugues Richard, Sırma Parman, Meliha Serbes • Secrétaire de rédaction : Annie Lahure • Comité de soutien : Nolwenn Allano, Kenan Avcı, Nami Başer, Burcu Bayındır Dramalı, Kemal Belgin, Haydar Çakmak, Berk Mansur Delipinar, Bilge Demirkazan, Mehmet Erbak, Sinem Çakmak, Nedim Gürsel, Sühendan İlal, İnci Kara, Sati Karagöz, Zeynep Kürşat Alumur, Onursal Özatacan, Richard Özatacan, Selçuk Önder, Doğan Sumar, Hacer Tan, Selçuk Önder, Kasım Zoto • Publicité et la communication: Bizimavrupa / CVMag • Conception : Ersin Üçkardeş, Merve Şahin • Imprimé par Yıkılmazlar Basın Yayın Ltd. Şti. Evren Mah. Gülbahar Cad. No: 62/C Güneşli • Distribution : Par abonnement • Tous droits réservés. Aujourd'hui la Turquie est une marque déposée • ALT - Okur ve Yazar Temsilcileri Konseyi (CORELE): Kemal Belgin, Celal Bıyıklıoğlu (Président), Erkan Oyal, Merve Şahin.

Bulletin d'abonnement

12 numéros 85 €

altinfos@gmail.com

L'intime au service de l'universel : portrait de Layla Ramezan

À l'occasion du centenaire du traité d'amitié turco-suisse, la pianiste Layla Ramezan s'est produite en concert au lycée français Notre-Dame de Sion aux côtés de Joanna Goodale. Dans un programme à quatre mains, les deux artistes ont livré une prestation comme un véritable dialogue entre Orient et Occident. L'artiste iranienne nous a ensuite reçus pour une entrevue centrée sur son rapport intime à la musique et ses sources d'inspiration.

« La musique à travers le corps »

Née à Téhéran en 1983, Layla Ramezan découvre le piano de manière indirecte : par les musiques qui accompagnaient ses chorégraphies de gymnaste pendant l'enfance. « Je suis née après la révolution, durant la période de guerre entre l'Iran et l'Irak. À l'époque, l'apprentissage de la musique était interdit, je ne savais donc même pas à quoi ressemblait un instrument. C'est par la gymnastique que je me suis familiarisée avec le son du piano, puisque les chorégraphies s'exécutaient sur les enregistrements musicaux. J'ai donc découvert la musique à travers le corps. »

À sept ans, lors d'une soirée chez des amis de sa famille, elle voit un piano pour la première fois. « J'ai compris que c'était l'instrument que j'entendais depuis des années pendant mes chorégraphies. J'en suis immédiatement tombée amoureuse. » Ses parents lui achètent alors un piano d'occasion : c'est le début de sa vocation.



Devenir artiste

Ses premières leçons de piano sont dispensées par Mostafa Kamal Pourtorab, compositeur, théoricien et pédagogue de renom. « Il ne m'a pas enseigné des techniques de piano, mais m'a appris à être artiste. Techniquement parlant, je suis presque autodidacte. Il était un compositeur avec une personnalité artistique forte, une source d'inspiration. J'ai donc été baignée dès mon plus jeune âge dans la créativité musicale », nous confie-t-elle. Faute de modèles pianistiques en Iran à l'époque - seulement quelques enregistrements anciens -, Layla Ramezan forge sa sensibilité dans un monde intérieur. « Mon manque de références s'est avéré être autant une faiblesse qu'une force, car il m'a permis de construire un rapport très intime à la musique : mon interprétation de l'instrument est très particulier, je m'inspire de ce qui m'est proche, de mon vécu pour l'offrir ensuite au public de manière musicale. »

Ses parents s'opposent d'abord à son choix de faire carrière dans la musique. Elle obtient une bourse pour étudier aux États-Unis, mais l'obtention du visa lui est refusée. C'est une rencontre décisive qui change sa trajectoire : à l'issue d'un concert donné dans une ambassade à Téhéran, le diplomate suisse Stefano Lazzarotto la présente à l'attaché culturel français. Deux mois plus tard, elle s'installe à Paris, où elle étudie à l'École normale de Musique, avant de poursuivre son parcours à la Haute École de Musique de Lausanne.

D'un continent à l'autre : une approche artistique

Layla Ramezan mêle aujourd'hui dans ses œuvres la musique classique occidentale à des textes issus de la poésie persane, dans une volonté de briser les codes et de proposer une expression très personnelle.

« Je crois profondément à la nécessité de faire dialoguer les cultures et je suis convaincue que nous, les artistes, sommes le plus à même de faire se rencontrer les mondes d'horizons différents et créer des liens entre eux (...) », explique-t-elle. Elle conclut : « Pour l'avenir, je souhaite continuer à entretenir ce rapport d'intimité avec la musique, m'approcher au plus de moi-même pour créer une forme d'universalité dans mes projets. »



Un concert pour célébrer les liens turco-suisse

Le 14 avril 2025, à l'occasion de la célébration du 100e anniversaire du traité



d'amitié entre la Suisse et la Turquie, Layla Ramezan et Joanna Goodale ont présenté un concert-lecture au lycée Notre-Dame de Sion, à Istanbul. L'événement, organisé par l'Ambassade de Suisse à Ankara et le Consulat général de Suisse à Istanbul, rendait hommage à la figure d'Annemarie Schwarzenbach, écrivaine, journaliste, photographe et archéologue suisse ayant voyagé à plusieurs reprises au Moyen-Orient et icône de l'émancipation des femmes en Europe. « Intégrer ses textes dans un concert était un projet que je nourrissais depuis que j'avais assisté à l'exposition qui lui était consacrée, en 2019, à l'ambassade de Suisse en Iran, déclare Layla Ramezan. Et avec Joanna Goodale, nous avons depuis longtemps envie de travailler ensemble. Cette représentation a concrétisé ces ambitions tout en rendant hommage à mes racines suisses, françaises et iraniennes, dans un pays, la Turquie, qui m'inspire profondément. »

Le spectacle a débuté par un extrait de *Shéhérazade*, de Rimski-Korsakov, avant de mêler aux lectures des œuvres du compositeur suisse Aloÿs Fornerod, du compositeur turc Necil Kazım Akses et du compositeur français Claude Debussy.

Un concert qui s'inscrit dans la volonté de la pianiste de faire dialoguer les cultures, avec sensibilité et harmonie.

* Propos recueillis par
Dr Mireille Sadège et Charlotte Gautier
Photos : Vafa Voss Fourroohi, Mehrdad Amini et
Manuel Gouthiere

« This is Europe » au lycée Notre-Dame de Sion

Dans le cadre du 100e anniversaire de la présence diplomatique belge en Turquie et du 30e anniversaire de l'union douanière UE-Turquie, la représentation du spectacle de théâtre musical « This is Europe » a été organisée le 20 mai dernier par l'ambassade de Belgique à Ankara et le consulat de Belgique à Istanbul au lycée Notre-Dame de Sion.

Rendre vivante l'histoire de la construction européenne

Issu de l'ouvrage *Dit is Europa* de Hendrik Vos, professeur de politique européenne et directeur du Centre d'études européennes à l'Université de Gand, le spectacle retrace l'histoire et les anecdotes de la construction de l'Union européenne. Mêlant la mise en récit du professeur et les intervalles musicaux du violoncelliste et compositeur Franz Grapperhaus, ce spectacle de théâtre musical se présente comme une expérience unique, témoignant de la fascination pour l'Europe du duo belge-néerlandais.

« En devenant professeur, je pensais comme beaucoup que les politiques européennes étaient quelque chose de très ennuyeux. En vérité, la construction européenne est remplie d'histoires fascinantes et méconnues. C'est tout le propos que je retranscris dans mon livre *Dit is Europa*, toutes les anecdotes que j'ai écrites sont vraies et issues de mes recherches », déclare Hendrik Vos.

Filip Standaert, éditeur du livre et metteur en scène du spectacle, explique : « En lisant l'ouvrage de Hendrik Vos, j'ai pensé qu'il n'était pas seulement intéressant à la lecture, mais qu'un projet sur scène serait aussi pertinent afin de rendre plus concrète cette histoire de la construction de l'Union européenne. »

La performance s'articule autour du couple de Hendrik Vos et du violoncelliste, ainsi que de l'utilisation de blocs de bois, représentant les frontières et obstacles rencontrés historiquement. « Il me semblait essentiel pour construire la pièce d'avoir recours à deux personnes dans la mise en scène, car tout l'enjeu des faits relatés se trouve dans les rencontres et connexions des personnes qui ont contribué à l'UE (...). À la lecture du livre, je me représentais déjà l'idée de ces blocs de bois, symboles des problèmes et des portes fermées qui sont intervenus dans la construction européenne, cela a été ma manière d'imager ces 60 ans d'histoire et les présenter au public. »

Un projet théâtral soutenu par la Belgique en Turquie

Organisé par l'Ambassade de Belgique à Ankara et le Consulat de Belgique à Istanbul, ce spectacle de théâtre musical se produit pour la première fois en Turquie, après de nombreuses représentations sur le continent européen. « Nous sommes très heureux d'être invités à nous représenter ici en Turquie, d'autant plus que l'histoire de cette pièce aborde le thème des différences culturelles entre les pays et leur influence dans l'histoire. »



On porte cette pièce comme un message d'espoir pour le futur », affirme le metteur en scène, Hendrik Vos, qui ajoute : « Au regard des relations entre l'UE et la Turquie, il me paraît intéressant de jouer la pièce ici et donner à voir l'Europe comme une entreprise de compromis, car rien n'était écrit à l'avance pour la construction de l'Union européenne, et son évolution nous apprend qu'aucun rêve n'est jamais trop grand. »

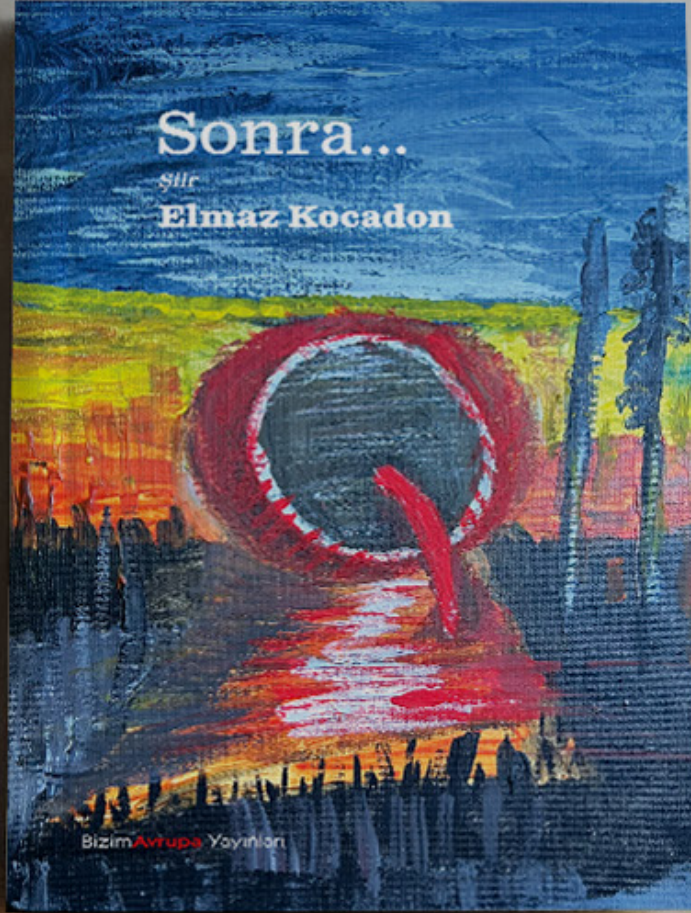
Filip Standaert conclut sur leurs projets à venir : « L'actualité politique internationale crée des inquiétudes chez beaucoup de personnes, et selon moi, c'est une raison qui fait que nous souhaitons continuer à jouer la pièce à l'international, pour montrer que la démocratie n'est jamais à prendre pour acquise et qu'il faut se battre pour la faire perdurer. Par la suite, j'aimerais continuer cette collaboration avec Hendrik Vos et Franz Grapperhaus, car je considère le projet « This is Europe » comme une réussite. »

* Charlotte Gautier

“ Gecenin kucağına oturdum
ve yalnızca karanlıkla konuştum
dost olduk birbirimize
sonra...

Yorgan gibi çektim onu üstüme
ikimiz kaybolduk
birbirimizin içinde.
Seher vaktinde
güneşi beklerken
yalnızdım gene. ”

Elmaz
Kocadon



À l'écran et sur la page : rencontre avec le couple Dorsay

Entre passion pour le septième art et amour des mots, Atila Dorsay, critique de cinéma reconnu, et son épouse Leman Dorsay, autrice, nous ouvrent les portes de leurs univers créatifs et partagent leurs souvenirs du Festival de Cannes à l'occasion de l'ouverture de sa 78^e édition.

Écrire pour transmettre : le parcours littéraire de Leman Dorsay

Après la publication, en 2022, de son premier livre *Bu da Benim Hayatım*, Leman Dorsay revient en 2024 avec un second ouvrage intitulé *Kadın ve Yaşam*. « Mon premier livre était un récit très personnel, une manière pour moi de transmettre à mes petits-enfants l'histoire de ma vie. Je l'ai écrit comme une conversation ; d'ailleurs, de nombreux proches m'ont confié reconnaître ma voix en le lisant, ce qui m'a beaucoup touchée. Le succès de ce premier ouvrage m'a donné l'envie d'écrire à nouveau, avec le soutien de mon éditeur. »

Dans ce deuxième livre, l'auteure place les femmes au cœur de son propos : « Ayant beaucoup voyagé, je possédais déjà une connaissance solide de la condition féminine dans plusieurs pays. Mais le processus d'écriture m'a poussée à approfondir mes recherches. Plus j'en apprenais, plus il m'était douloureux de mesurer l'ampleur des inégalités, y compris dans les pays considérés comme les plus avancés sur ces questions. »

À travers *Kadın ve Yaşam*, Leman Dorsay souhaite transmettre un message d'espoir : « Je suis convaincue que chaque femme est capable d'avoir un impact sur le monde. » L'ouvrage s'appuie sur une série de récits issus de ses recherches, illustrant la condition féminine à l'échelle internationale. Accessible et documenté, le livre a pour ambition de sensibiliser ses lecteurs, car, selon son auteure, l'information est un levier essentiel du changement : « Je crois que tout commence par l'éducation, en apprenant aux

enfants à se respecter et à se considérer comme égaux. »

L'évocation d'un troisième ouvrage fait sourire le couple. « Jamais deux sans trois », lance Leman Dorsay. Elle poursuit : « J'ai commencé à écrire très tard. Atila, lui, a toujours été productif. J'ai toujours été un soutien pour lui, tout en m'occupant de nos enfants. Mais à la suite de mes problèmes de santé, que je mentionne d'ailleurs dans mon premier livre, j'ai commencé à prendre du recul sur ma vie. J'ai alors eu envie de me consacrer à des choses que j'avais toujours rêvé de faire, comme la photographie et l'écriture, d'où ces deux livres. »



Atila Dorsay : un guide pour les cinéphiles

Atila Dorsay, critique de cinéma émérite, vient de publier *50 Unutulmaz Film Bir Daha*, troisième volume d'une série dédiée aux films classiques, selon lui, inoubliables.

« Face à l'immensité de la production cinématographique, il est impossible de tout voir. Ces livres sont une manière de guider le public dans leur découverte du

cinéma classique. Chaque volume présente 50 films, et mon objectif est d'en sélectionner 250, soit d'écrire en tout cinq volumes. »

Sa sélection se veut internationale. Le critique prête une attention particulière à représenter les diverses nationalités, afin d'offrir à ses lecteurs un aperçu du cinéma international. Il ajoute : « J'essaie également de prendre en compte l'actualité pour les choix de ma sélection. Par exemple, suite à la mort de l'acteur et romancier Gene Hackman en février dernier, j'ai choisi d'intégrer un film dans lequel il était l'acteur principal. »

Sur la Croisette, retour d'expérience

À l'occasion de l'ouverture de la 78^e édition du Festival de Cannes le 13 mai 2025, le couple se remémore ses souvenirs.

« Ma première année sur la Croisette était dans les années 1970, lorsque j'écrivais pour le quotidien *Cumhuriyet* ; c'était très impressionnant, la facilité avec laquelle on pouvait s'entretenir avec les célébrités du cinéma », explique Atila Dorsay.

Parmi ses rencontres marquantes, il cite sans hésiter Alfred Hitchcock : « Pour l'anecdote, j'étais tellement nerveux à l'idée de le rencontrer que j'ai presque cassé mon enregistreur avant l'entrevue ; tout s'est finalement merveilleusement bien passé, je me considère très chanceux d'avoir pu m'entretenir avec un des plus grands metteurs en scène de l'époque. »



Concernant l'édition 2025, Atila se dit enthousiasmé : « Juliette Binoche, présidente du Festival cette année, est une actrice remarquable, que j'ai d'ailleurs eu l'occasion d'interviewer. » Il ajoute : « Ce qui m'impressionne, c'est la capacité de Cannes à perdurer et rester un événement majeur malgré l'émergence de nouveaux festivals. »

Leman nuance : « Le succès du festival le rend aujourd'hui moins accessible. Il est devenu plus difficile d'échanger avec les acteurs, réalisateurs et metteurs en scène, contrairement à ce que nous avons connu. »

Perspectives pour le cinéma turc

Le cinéma turc s'est progressivement imposé à Cannes et sur la scène internationale. En témoigne la Palme d'or remportée en 2014 par *Winter Sleep* de Nuri Bilge Ceylan.

Le critique Atila Dorsay se montre optimiste quant à l'avenir du cinéma turc. « Il y a de nombreux réalisateurs en qui je place beaucoup d'espoir. J'ai d'ailleurs consacré un livre à certains d'entre eux, *Benim Sevdiği '6 Silahşörler'im*, dans lequel je parle du travail de Nuri Bilge Ceylan, Derviş Zaim, Semih Kapranoglu, Yeşim Ustaoglu, Reha Erdem ou encore Zeki Demirkubuz. D'autres cinéastes émergent également avec des projets très prometteurs. » Il ajoute : « Le développement de festivals en Turquie, comme le Festival international du film d'Istanbul en avril, ainsi que de plus petits événements, ouvre la voie à une reconnaissance croissante du pays dans le monde du cinéma et offre de nouvelles opportunités aux jeunes réalisateurs. »

* Charlotte Gautier

Rencontre avec l'écrivain Laurent Gaudé

Le célèbre romancier, dramaturge et poète Laurent Gaudé était en Turquie en mars dernier dans le cadre du Mois de la Francophonie et du cycle d'événements « Odyssées » consacré à la culture méditerranéenne, habitat commun de plusieurs civilisations.

Récompensé par le prix Goncourt pour son roman *Le Soleil des Scorta* (2004), Laurent Gaudé a débuté sa carrière littéraire par sa pièce de théâtre *Onysos le furieux* (1997) et depuis n'a cessé de produire dans divers genres littéraires : roman, théâtre, poésie et nouvelle. Il a reçu le Prix Goncourt des Lycéens et le Prix des Libraires pour son roman *La Mort du roi Tsongor* (2002). Ses pièces ont été mises en scène dans plusieurs pays, y compris en Turquie (*Médée Kali* en 2014 et en 2017). Ses livres sont traduits aussi dans diverses langues (en turc : *La Mort du Roi Tsongor*, *Le Soleil des Scorta* et *Eldorado*). Son long poème *Nous l'Europe, banquet des peuples* – une réflexion sur l'histoire de l'Europe et le projet européen – a été adapté à la scène lors du Festival d'Avignon en 2019. Ne se limitant pas à ces

genres, il collabore aussi très souvent avec les compositeurs pour l'écriture de livrets d'opéra. Il a aussi signé deux livres pour la littérature jeunesse.

Lors de sa visite en Turquie, Gaudé a réalisé des rencontres littéraires à Istanbul, à Ankara et à Izmir. Préparant une thèse de doctorat sur son œuvre, j'ai eu l'honneur de modérer la rencontre littéraire avec M. Gaudé, marquée par la vive participation des lecteurs francophones. Laurent Gaudé a répondu chaleureusement et avec une grande modestie à mes questions. Notre rencontre a permis de développer plusieurs thèmes, à savoir ce que symbolise la Méditerranée, qu'il a définie comme l'une des régions au monde qui se distingue par la richesse d'histoires vécues. Il a ajouté que son intérêt pour la Méditerranée datait de

longtemps, puisque son premier livre inédit traitait aussi de cette région et que son identité écrivaine puisait ses sources d'inspiration dans ces terres bordant cette mer – d'où son recours aux figures mythiques de la culture latine. Regrettant la situation actuelle marquée par les tensions et les événements déplorables, il ne perd pourtant pas espoir. Il trouve dommage que la plupart des travaux soient consacrés aux rapports entre l'Europe et l'Afrique du Nord alors qu'à l'Ouest aussi, il y a maintes histoires à explorer.

Ses textes, nous dit-il, sont préparés avec le plus grand soin : il effectue des plans précis, mais aussi et surtout, il cherche la parole de ses personnages, car c'est par cette parole qu'il arrive à entrer dans l'histoire. D'où l'importance de l'oralité



dans son écriture. Ainsi, concernant l'hybridité générique de ses œuvres, l'écrivain explique qu'en écrivant un roman, il ne peut s'empêcher d'y insérer des monologues comme au théâtre, et que cela permet de rythmer le récit.

Pour Laurent Gaudé, l'écriture sert de pont pour réunir le passé, le présent voire le futur, d'où son intérêt pour la dystopie : ses dernières œuvres présentent des intrigues dystopiques, comme *Chien 51* dont l'adaptation cinématographique, réalisée par Cédric Jimenez, sortira en France en octobre prochain. Il nous a d'ailleurs confié qu'il venait juste de terminer la rédaction du deuxième tome de *Chien 51* avant sa venue à Istanbul.

* Tara Civelekoğlu



Dr Gözde Kurt Yılmaz

Il n'est pas facile de décrire Berlin. Car chacun a son propre Berlin. Pour certains, c'est une ville de liberté, pour d'autres, un labyrinthe de murs emplis des fantômes du passé. Mais pour moi, Berlin est avant tout une symphonie de sons. Une histoire différente surgit de chaque coin de rue : le son d'une autre culture, d'une autre vie...

En parcourant les rues de cette ville, on n'entend pas que de l'allemand. J'entends du turc, de l'arabe, de l'anglais, du vietnamien, du français et bien d'autres langues que je ne connais pas. Tandis que l'odeur des kebabs monte à Kreuzberg, les basses des soirées techno résonnent à un pâté de maisons. À Neukölln, une journée commencée avec du persil frais acheté chez le primeur le matin peut se terminer par un dîner dans un restaurant éthiopien. Berlin réunit toutes ces différences sous un même toit.



Berlin : une symphonie polyphonique

Mais la véritable question est de savoir qui occupe quelle place sous ce toit. Berlin est une ville multiculturelle, mais cela ne devrait pas rester un concept sur le papier. Vivre ensemble à Berlin est-il vraiment possible ? Peut-être. Mais il faut aussi accepter que ce vivre ensemble ne se fait souvent pas sur un pied d'égalité. Bien que les quartiers d'immigrés soient présentés comme des pôles de richesse culturelle, cela témoigne en réalité d'une ségrégation spatiale. Une sorte de « îlot culturel » s'est formé à Kreuzberg, Wedding et Neukölln. Même si personne ne semble se mêler des affaires d'autrui, cela peut empêcher la compréhension mutuelle. De plus, en matière d'intégration, la responsabilité incombe généralement aux seuls immigrés. Le système allemand, quant à lui, hésite encore à se regarder dans le miroir. Cette réticence peut parfois avoir de graves conséquences. L'agression raciste de Hanau en 2020 est encore présente dans nos mémoires. L'agresseur avait été dénoncé à plusieurs reprises, mais personne n'avait pris cela au sérieux. Tout comme les meurtres du NSU commis par des néonazis dans les années 2000, qui ciblaient les immigrés... Les événements sont différents, mais le résultat est le même : le système n'a pas réussi à protéger les immigrés.

Après tous ces sombres exemples, il est trop tôt pour affirmer que « Berlin est la capitale du multiculturalisme ». Car le véritable multiculturalisme ne se résume

pas à des affiches de festivals, des brochures ou des enseignes de restaurants. Sans représentation équitable, sans égalité des chances et sans confiance mutuelle, cette fierté n'est qu'une stratégie marketing.

Berlin est riche en émotions : en espoirs, en déceptions... C'est précisément pourquoi elle est inspirante. Car ici, les différences sont constamment mises en négociation. Comme une symphonie polyphonique : chaque voix peut se

faire entendre non pas par l'harmonie, mais par la coexistence, et c'est précisément ce dont nous avons besoin dans le monde d'aujourd'hui : des villes qui démontrent qu'il est possible de vivre avec les différences, de manière juste et équitable...

Berlin y parviendra-t-elle ? L'avenir nous le dira, mais au moins, c'est une ville qui n'a pas renoncé à se poser cette question, et c'est en soi prometteur.



« Être différent ne doit pas être une source de peur ou de haine »

(Suite de la page 1)

Il a passé une grande partie de sa vie au Moyen-Orient en tant que professeur de théologie, formateur biblique, auteur et traducteur. Il a écrit de nombreux ouvrages et vit actuellement dans son pays, le Canada.

Pourquoi avez-vous décidé d'écrire ce Dictionnaire comparatif des termes religieux : Christianisme – Islam ? Comment cette idée a-t-elle vu le jour ?

J'ai rencontré Peter Pikkert au début de mon doctorat, en 2003. Plus tard, je le consultais de temps en temps lorsque j'avais des questions. Nos échanges ont continué même après la fin de ma thèse. Lors d'une de nos discussions, nous avons évoqué l'idée que les gens peuvent se comporter de manière irrespectueuse les uns envers les autres parce qu'ils ne se connaissent pas ou parce qu'ils se connaissent mal. Au fil de ces conversations, nous avons aussi discuté de certains concepts qui paraissent similaires, mais qui sont en réalité différents. Nous avons alors ressenti le besoin de faire connaître correctement ces notions au public.

Comment avez-vous sélectionné les termes ?

L'idée de créer ce dictionnaire est née à la fin de l'année 2010, lors d'une conversation où Dr Peter Pikkert et moi échangeons nos préoccupations. Au début de l'année suivante, nous avons,

avec enthousiasme, commencé à identifier les concepts et à définir les limites du projet. Tous deux, nous avons travaillé sur les concepts en en identifiant des centaines. Nous avons principalement sélectionné des termes communs aux deux religions, qu'ils aient un sens identique ou différent. Nous avons aussi inclus des termes importants dans la théologie chrétienne et islamique, pour arriver à un total de 654 concepts. Après avoir terminé le livre, nous avons décidé de préparer une autre version contenant uniquement les termes communs. Pour cela, nous avons sélectionné 412 concepts partagés, et nous nous sommes mis au travail.

Bien que nous ayons mené la majeure partie de cette recherche chacun de notre côté, nous nous sommes souvent réunis pour mieux comprendre les concepts.

Quand on compare les termes, découvre-t-on des règles communes, des concepts parallèles entre les deux religions ?



Oui, bien que rares, certains termes ont des significations similaires. Cependant, beaucoup d'autres termes, apparemment semblables, diffèrent en fait considérablement dans leur signification. C'est justement ces différences que nous avons voulu mettre en lumière.

Pouvez-vous décrire le processus de rédaction de ce livre ?

Pour les définitions, nous avons pris comme référence, pour l'islam, le Coran et les hadiths contenus dans les *Kütüb-i Sitte*, et pour le christianisme, la Bible. Nous avons veillé à ne pas sortir de ces sources. Nous avons cherché à donner les définitions de manière concise et

claire, tout en exprimant l'essentiel. Ce travail a duré longtemps ; nous ne nous sommes pas précipités, nous avons pris notre temps. Nous avons même dû interrompre temporairement le projet pour des raisons de santé familiale, puis nous avons repris l'écriture avec le même enthousiasme que le premier jour. Nous avons rédigé la partie sur l'islam en turc et celle sur le christianisme en anglais, puis nous

avons traduit chaque partie dans l'autre langue. Les concepts figurent donc dans les deux langues. Dans la version anglaise, les définitions commencent par l'islam, tandis que dans la version turque, elles débutent par la perspective chrétienne. Comme je l'ai mentionné, nous avons préparé deux versions du livre. La version longue en anglais, intitulée *A Comparative Dictionary of Religious Terms in Islam and Christianity*, a été publiée au Canada en 2019. La version courte a été diffusée en format numérique sous le titre *A Comparative Dictionary of Religious Terms Common to Islam and Christianity*. En Turquie, la version courte a été publiée l'année suivante sous le titre *Hristiyanlık-İslâm, Karşılaştırmalı Ortak Dini Terimler Sözlüğü*, et la version longue, en 2022, sous le titre *Karşılaştırmalı Dini Terimler Sözlüğü Hristiyanlık-İslâm*.

Quel est le principal objectif de ce livre ?

Par ce travail, notre objectif était de mettre en évidence les différences, afin de s'opposer aux efforts visant à assimiler les deux religions. Il s'agissait de faire comprendre que le christianisme et l'islam sont deux religions distinctes. Être différent ne doit pas être une source de peur ou de haine. Ainsi, nous avons voulu montrer qu'en se comprenant correctement, il est possible d'avoir une approche plus respectueuse et nuancée des différences.



Gisèle Durero-Köseoglu

L'histoire d'Istanbul prend racine dans la mythologie. Le Bosphore, qui, depuis la nuit des temps, fut un lieu de passage fréquenté par tous ceux qui voulaient se rendre en Anatolie, tire son nom des mésaventures de Io, fille du dieu fleuve Inachos. En effet, Zeus étant tombé sous les charmes de la belle naïade, il la retrouvait en se métamorphosant en nuage. Jusqu'à ce que son épouse Héra les ayant aperçus, il ne soit contraint de changer Io en génisse blanche et de la lui offrir. Cela ne suffit pas à convaincre la déesse offensée qui chargea Argos, son berger au cent yeux, d'espionner la vachette ; il découvrit ainsi que Zeus la rejoignait sous la forme d'un taureau. Pour aider son père, Hermès tua Argos mais Héra décida la vengeance : elle envoya à Io un taon qui la persécutait jour et nuit. Folle de douleur, la génisse se lança alors dans une incroyable course pour se débarrasser du parasite, galopa jusqu'à la mer Adriatique, où elle donna son nom au Golfe Ionien, rebroussa chemin, courut vers le Caucase, longea la mer Noire puis descendit le détroit. C'est de cette épopée désespérée que le Bosphore tira son nom de « Boos Poros » soit « le Passage de la vache ». Io se ren-



Istanbul, une des villes phares de la mythologie...

dit ensuite en Egypte où elle fut vénérée en tant qu'Isis.

Un autre épisode mythologique célèbre raconte qu'à l'entrée de la mer Noire, dans l'actuel village de Rumelifeneri, se dressaient jadis de monstrueuses Roches Bleues, les Symplégades, qui glissaient sur les flots pour broyer les navires. Jason et ses Argonautes, partis à la conquête de la Toison d'Or, durent les affronter pour sortir du Bosphore. Une colombe ayant échappé aux rochers, n'y laissant que les plumes de sa queue, ils décidèrent de tenter le passage, en redoublant de force pour actionner les rames avant que



les parois ne se referment. Orphée saisit sa lyre et entonna un chant. Alors, une énorme vague les projeta au centre de la passe, puis les rejeta en arrière et les précipita entre les deux murs de pierre. Frappés d'horreur, les Argonautes entendirent le grondement des rochers qui s'ébranlaient. Mais il se produisit un miracle. Le chant d'Orphée, sur les arpèges de sa lyre, était si envoûtant, que les Roches Bleues, charmées, semblèrent hésiter à

se refermer. Un ultime effort de rames fit enfin entrer la nef dans le Pont-Euxin. Ce fut donc la musique d'Orphée qui permit à Jason de franchir les redoutables Symplégades, qui, définitivement ensorcelées, demeurèrent écartées l'une de l'autre. Elles constituèrent cependant, des siècles durant, un obstacle terrible pour les navigateurs, jusqu'à ce qu'on ne les emprisonne dans la digue qui barre le port de Rumelifeneri.

Quant à la cité d'Istanbul elle-même, elle fut l'objet de tant de légendes qu'il serait trop long de les répertorier. Même si les récentes découvertes archéologiques de vestiges datant du Néolithique ont fait remonter le peuplement de la ville à 6500 av. J.-C., la mythologie nous explique que les premiers habitants s'étaient installés à Chalcédoine. Or, vers le VII^e av. J.-C., de nouveaux colons partis de Mégare consultèrent à Delphes l'oracle d'Apollon, qui leur conseilla de s'installer « en face des aveugles ». Le récit de la fondation de la ville, selon Hérodote, rapporte que leur chef, le guerrier Byzas, qui lui donna son nom, s'ins-



talla sur le promontoire qui serait plus tard celui du palais byzantin puis ottoman et comprit alors que les aveugles étaient les habitants de Chalcédoine qui n'avaient pas profité du port naturel offert par la Corne d'Or. Grâce à son exceptionnelle situation, Byzantion devint peu à peu un important centre commercial, se para d'une multitude de temples et conserva son indépendance jusqu'à ce qu'elle ne devienne province romaine au II^e siècle av. J.-C. Plus tard, lorsque Constantin découvrit la ville, il décida, en 324, d'en faire la « Nova Roma », la nouvelle capitale de l'Empire romain. Le 11 mai 330, jour de l'inauguration, il érigea au Forum de Constantin, aujourd'hui Çemberlitaş, une colonne de porphyre rouge soutenant sa statue en dieu-soleil. On raconte que, pour protéger la cité, il fit placer dans le piédestal des reliques païennes et chrétiennes mélangées, comme la statue de Pallas-Athénée venue de Troie, la cognée de Noé, la fiole d'huile avec laquelle Marie-Madeleine aurait oint les pieds de Jésus et un fragment de la Vraie Croix ! Un mythe de plus pour Istanbul, qui ne cessa d'en inspirer de nouveaux... Qui sait de quelles légendes la ville se parera encore dans l'avenir ?

L'exposition La Trace : les anciennes élèves du lycée français Saint-Michel à l'honneur

Le 6 mai dernier, le lycée français Saint-Michel accueillait le vernissage de la deuxième édition de l'exposition La Trace, événement mettant à l'honneur le travail des anciennes élèves de l'établissement devenues professionnelles dans le domaine de l'art et de la création.

« S'inscrire dans la tradition artistique de Saint-Michel »

Dans l'ambiance intime de la salle Jeanne d'Arc, le vernissage présentait les œuvres de créatrices issues de plusieurs générations d'anciennes élèves : Alin Oskan, Cansu Şen, Damla Kesemen, Daniela Büyüktasçıyan Kapusuz, Lale Çirakoğlu Acar et Zeynep Enderoğlu. De la photographie à la céramique, en passant par l'illustration et le design industriel, l'exposition ne se présente pas seulement comme une rencontre artistique, mais comme un véritable moyen de « faire le lien entre le passé et le présent de l'école », affirme Jean-Michel Ducrot, directeur de l'établissement, lors de son discours d'inauguration. Il ajoute : « À travers La Trace, Saint-Michel poursuit sa tradi-



tion artistique pour celles qui ont choisi, après leur diplôme, l'art comme langage et manière de transformer le monde (...) Les œuvres ne reflètent pas seulement une esthétique, mais racontent un parcours, un engagement, une recherche personnelle dont les premiers pas se sont faits dans nos couloirs. »

Chaque œuvre était d'ailleurs accompagnée d'un texte dans lequel les artistes rappelaient leur lien avec ce lycée et son influence dans leur trajectoire professionnelle : « Saint-Michel ne m'a pas seulement transmis des connaissances, il a aussi forgé en moi une sensibilité esthétique, une pensée libre et une foi profonde dans les valeurs universelles », écrit Damla Kesmen, diplômée en 2003. « Les années que j'ai passées au lycée ont été l'une des périodes les plus déterminantes dans le développement de mon raisonnement, de ma logique et dans la construction de mon approche esthétique et conceptuelle », affirme quant à elle Lale Çirakoğlu Acar. La Trace, en plus de mettre en lumière les carrières artistiques nées au sortir d'un parcours académique à Saint-Michel, est aussi une invitation à la découverte et une source d'inspiration

pour les élèves actuels de l'établissement, afin de les pousser à nourrir leur trajectoire professionnelle future.



Mode d'emploi pour plier une vie – Cansu Şen

Parmi les œuvres exposées, une a particulièrement retenu l'attention : *Mode d'emploi pour plier une vie* de Cansu Şen, diplômée du lycée Saint-Michel en 2021 : « C'est en marchant dans les couloirs de Saint-Michel que l'étincelle de la création artistique s'est allumée en moi. J'ai découvert l'art à l'école, grâce à la culture que l'on m'a transmise et à mes professeur(e)s. C'est à cette époque, par des petits pas, que mon intérêt pour l'art a germé, et il occupe désormais une place centrale dans ma vie. »



Son œuvre se présente comme une installation : trois photos format portrait exposées sur des chevalets, des vêtements au sol, puis une commode sur le côté droit, sur laquelle est posée une reproduction de mode d'emploi de construction d'un meuble. L'artiste explique : « En une année, j'ai déménagé trois fois. Le point commun de tous ces changements était cette commode Ikea, toujours présente dans chacun des endroits où j'ai vécu. Ces déménagements m'ont permis de comprendre que, dans un sens, j'étais ma propre maison, peu importe où j'allais, et cela m'a amenée à me questionner sur les pièces auxquelles je tenais vraiment : ce sont celles que vous voyez au sol. Chaque affaire est liée à un de mes souvenirs, à des amis, à un attachement particulier. » Aussi, la reproduction de mode d'emploi apposée sur la commode regroupe en son sein des photos d'endroits dans lesquels Cansu Şen se sentait bien, à sa place. Une œuvre émouvante, d'une jeune adulte dont la vie est empreinte de changements.

* Charlotte Gautier

Bir doęu treninde uęurladıęım o kız
Boncuk boncuk parlayan gözleriyle
Bense sabaha kadar caddeleri dolaşmış
Dönmeyeceğini bile bile özlemiştim.

Bir Temmuz akşamı Kız Kulesi'nde
Rüzgârda sallanırken tekneler
Belleğim yol alır bir ömür ötesine
İçimden geçer neler neler.

*Metin Birkan
Yıldırım*





Sirma Parman

Jean-Michel Basquiat fait partie de mes artistes préférés. Pendant longtemps, j'ai rêvé d'avoir une de ses œuvres chez moi. Mais j'ai fini par revenir à la réalité et compris que c'était probablement impossible... Alors, j'ai fait plus simple et j'ai mis une de ses toiles en fond d'écran sur mon ordinateur !

Le style Basquiat, c'est de l'énergie pure. Derrière ses traits rapides et ses mots griffonnés, il y a une colère, une poésie, une urgence. C'est aussi l'un des visages les plus célèbres d'un grand courant des années 1980 : le néo-expressionnisme. Dans cet article, j'aimerais parler de ce mouvement aussi intense qu'inspirant.

Le néo-expressionnisme apparaît à la fin des années 1970. Il marque une réaction forte contre l'art conceptuel et minimaliste, qui était très présent dans les galeries en ce temps-là. Les artistes de ce mouvement veulent retrouver la peinture, la vraie, celle qui déborde, qui crie, qui vibre. Ils peignent avec force, souvent à grande échelle, dans un style brut, intense, presque sauvage.

Quand l'émotion déborde la toile

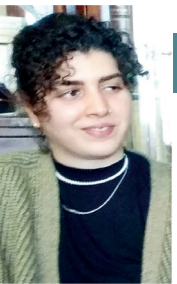
Ce mouvement s'inspire de l'expressionnisme du début du XX^e siècle, surtout allemand, mais il parle aussi du présent : la société, la violence, l'identité. Les corps sont tordus, les visages déformés, les couleurs fortes. L'émotion passe avant tout. On parle d'un art instinctif, puissant et parfois chaotique.

Basquiat est sans doute l'un des artistes les plus connus du néo-expressionnisme. Il a commencé très jeune, en taguant les murs de New York sous le nom de SAMO, avec des phrases mystérieuses et poétiques. Très vite, il passe de la rue aux galeries. Il peint des crânes, des couronnes, des mots, des visages. Son style est vif, nerveux, rempli de symboles. On y retrouve des références à l'histoire, à la culture afro-américaine, à la musique, au racisme et à l'identité. Il travaille aussi avec Andy Warhol, une collaboration qui choque autant qu'elle fascine. Les deux artistes sont très différents, mais ils s'amuse ensemble, créent beaucoup, et se poussent mutuellement à sortir de leur zone de confort. Basquiat devient une star, mais sa car-

rière est aussi courte que fulgurante. Il meurt à 27 ans, en 1988. Aujourd'hui, ses œuvres s'arrachent à des prix fous. En 2017, sa toile *Untitled (1982)*, représentant un crâne sur fond bleu, a été vendue pour 110.5 millions de dollars, devenant ainsi l'œuvre la plus chère jamais vendue aux enchères pour un artiste américain. Bien entendu, Basquiat n'était pas seul, d'autres artistes ont marqué ce mouvement. Julian Schnabel, par exemple, colle des assiettes cassées sur ses toiles géantes. Anselm Kiefer, lui, travaille avec la cendre, le plomb, la terre. Ses œuvres sombres parlent d'histoire, de mémoire et d'Allemagne d'après-guerre. Et puis, il y a Georg Baselitz, connu pour ses personnages à l'envers, peints comme des cris silencieux. Tous, à leur manière, repoussent les limites du tableau classique. Leur liberté formelle et leur intensité expressive ont inspiré toute une génération de jeunes artistes. Comme l'a écrit le critique Michael Brenson, le néo-expressionnisme est passé de « l'art qui ne pouvait se référer qu'à lui-même » à « l'art qui pouvait se référer à tout ».



En 1981, un critique d'art a qualifié le néo-expressionnisme de *bad painting*, parce que les œuvres semblaient volontairement brutes et imparfaites. Le terme est resté, et certains artistes l'ont même adopté avec fierté ! Quand on y pense aujourd'hui, c'est incroyable d'avoir pu qualifier les œuvres de Basquiat, Kiefer ou Baselitz de mauvaises peintures, n'est-ce pas ? Mais c'est souvent ainsi dans le monde de l'art, les œuvres vraiment novatrices ne sont pas reconnues tout de suite. Ce sont des œuvres qui appartiennent à l'avenir, qui éclairent ce qui vient. Cela nous rappelle qu'en matière d'art, il faut toujours garder l'esprit ouvert.



Simruğ Bahadır

A Complete Unknown (Un parfait inconnu) est un film biographique musical sur Bob Dylan. Le film se concentre sur la carrière foisonnante de Dylan ainsi que sur sa vie amoureuse. Le rôle principal, celui de Dylan, est interprété par Timothée Chalamet. Nommé dans huit catégories aux Oscars 2025, *A Complete Unknown* a suscité de nombreux commentaires. Je voudrais vous faire partager mes impressions sur ce film, en soulignant quelques aspects particuliers.

Si vous ne connaissez pas Bob Dylan, vous apprendrez beaucoup de choses à son sujet en allant voir *A Complete Unknown*, c'est indéniable. Et il faut reconnaître que c'est un film bien réalisé. Mon principal problème avec ce film concerne en fait le jeu d'acteur. Bien sûr, incarner un personnage aussi iconique que Bob Dylan n'est pas chose facile. Il apparaît que Timothée Chalamet a beaucoup travaillé pour ce rôle, allant jusqu'à apprendre à jouer de la guitare et de l'harmonica. Mais malheureusement, j'ai trouvé que les performances n'étaient pas tout à fait convaincantes. En particulier, l'accent de Timothée Chalamet, qui joue Bob Dylan, m'a semblé un peu forcé, pas encore tout à fait maîtrisé.

De manière générale, j'ai eu quelques réserves sur certains aspects du film. Par exemple, j'ai trouvé que sa vie amoureuse prenait trop de place dans le récit. Certes, cela fait partie de sa vie et de l'inspiration de certaines chansons, mais Bob Dylan ne se résume pas à cela. On aurait pu faire un film biographique plus approfondi. J'aime beaucoup les films biographiques, surtout les films biographiques musicaux, mais je n'ai pas réussi à m'immerger complètement

Dylan à l'écran : un film bien fait, mais sans étincelle

dans celui-ci. J'ai ressenti le besoin de chercher une explication, et je pense que cela vient à la fois de l'accent mis sur l'histoire d'amour et du jeu d'acteur que j'ai trouvé parfois un peu forcé.

Par ailleurs, il faut aussi souligner un point important : le réalisateur, James Mangold, affirme qu'il n'a pas fait un film biographique... Mais cela ne se voit pas vraiment à l'écran. *A Complete Unknown* reste très linéaire, il ne laisse pas de place à l'imaginaire. Il ne met pas en lumière le mythe de Bob Dylan, ne le glorifie pas, ne le critique pas non plus. On assiste simplement à quelques épisodes de sa vie. En résumé, le film manque d'ambition. Et je dois l'avouer : je le trouve un peu ennuyeux.

En ce qui concerne le jeu de Timothée Chalamet, je fais peut-être partie des rares personnes à ne pas avoir été convaincue. On sent qu'il a travaillé pour ce rôle, mais je dois dire que je n'ai pas trouvé sa performance très crédible ni authentique. Il manque une âme, une profondeur dans ce film. Dylan y est présenté de manière très sobre, presque fade, si bien qu'on ne retrouve pas vraiment les fragments de sa personnalité unique. Comment a-t-il pu écrire de telles chansons ? Malheureusement, le film laisse cette question sans réponse.

Certes, *A Complete Unknown* a été plutôt bien accueilli dans l'ensemble, mais j'aimerais ici exprimer un certain désaccord. Peut-être est-ce parce que, pour moi, le jeu d'acteur doit aller au-delà du réalisme et puiser dans l'imaginaire. Je ne sais pas. C'est peut-être une vision un peu orientale, car lorsque je regarde les critiques en Europe, en Angleterre ou

aux États-Unis, presque toutes saluent la performance de Chalamet. Il est vrai que Dylan est un artiste qui casse les codes, qui ne rentre dans aucune case. L'interpréter doit être très difficile. Mais j'étais venue au cinéma avec l'espoir de voir un film plus audacieux, plus inspiré. Le scénario m'a un peu déçue.

Le film est nommé cette année aux Oscars dans la catégorie du meilleur film. Honnêtement, je n'ai pas bien compris pourquoi, et je me suis dit que cette année, il n'y avait peut-être pas beaucoup de films à la hauteur... et qu'on l'a donc sélectionné faute de mieux. En résumé, mon avis est que ce n'est pas un film particulièrement réussi. J'aurais aimé que l'on mette davantage en valeur la dimension, le souffle artistique de Bob Dylan, et que le jeu d'acteur repose davantage sur l'invention et l'intuition.

Cela dit, *A Complete Unknown* n'est pas un film raté non plus - il n'a simplement pas répondu à mes attentes. Peut-être est-ce parce que je suis une admiratrice de Bob Dylan ? Ce film m'a vraiment un peu déçue. Pour moi, Dylan est un artiste bien trop fascinant pour être représenté de manière aussi ordinaire. Le film aurait dû insister sur cet aspect.

Même si je n'en ai pas fait une critique très élogieuse, je vous recommande tout de même de voir ce film qui montre des moments importants de la vie de Bob Dylan ; et rien que pour cela, il mérite qu'on s'y intéresse. Et puis, le fait qu'*A Complete Unknown* soit nommé dans huit catégories aux Oscars est déjà une bonne raison d'aller le découvrir. Bon visionnage à tous !



« Rahmi Aksungur Retrospective » à la Galerie Kibele



Du 14 avril au 14 juillet 2025, la Galerie d'art Kibele d'İş Sanat présente l'exposition « Rahmi Aksungur Retrospective », consacrée au sculpteur et universitaire Prof. Rahmi Aksungur, figure majeure de l'art contemporain turc.

L'exposition retrace les grandes étapes de sa carrière à travers plus de 70 œuvres, dont des sculptures, croquis et esquisses, provenant de collections publiques et privées. Réputé pour son approche innovante et l'usage singulier de la grille dans ses compositions en bronze, bois ou pierre, Aksungur explore les liens entre forme, espace et mémoire.

Une occasion unique de découvrir un artiste qui fait le lien entre tradition et modernité.

